VICOMTE PONSON DU TERRAIL



LE TROMPETTE

DE LA BÉRÉSINA

PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23
1866

VICOMTE PONSON DU TERRAIL

LE TROMPETTE

DE LA BÉRÉSINA



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

A MADAME AUGUSTINE BROHAN

Madame et chère Amie,

Permettez-moi d'offrir ce livre à la femme d'esprit, à la grande comédienne et à l'amie sincère et toujours dévouée.

Votre affectueux,

Ponson du Terrail

Chapitre I

Nous sommes en pleine épopée.

La France impériale a relevé l'étendard de la vieille Rome, et cet étendard flotte majestueux sur le monde.

Au soleil flamboyant de juin étincellent les casques des dragons et brillent les panaches rouges des lanciers.

Voyez ce flot de poussière au travers duquel jaillissent mille étincelles ! c'est un régiment de grenadiers qui s'avance, tambours et musique en tête.

Au matin, quand les premières clartés de l'aube ont blanchi les collines, les hussards au dolman noir ont passé.

Puis sont venus les dragons, puis les chasseurs et encore les cuirassiers.

Maintenant, c'est la phalange macédonienne du moderne Alexandre : les grenadiers de la garde impériale.

Et cavaliers et fantassins, au bruit des fanfares, au cri enthousiaste de : Vive la France et l'empereur ! traversent la terre généreuse et fière où ruisselle le vin sans pareil, c'est-à-dire la vieille Bourgogne, le pays des grands capitaines, le sol batailleur entre tous après celui de l'antique Neustrie.

L'âme de Charles le Téméraire a-t-elle passé dans un souffle de vent au-dessus de ces campagnes où la vigne mûrit, où les moissons jaunissent ?

On le dirait, à voir le laboureur quitter sa charrue, l'enfant et le vieillard accourir au seuil des chaumières, les femmes venir saluer les enfants de la France qui vont saluer à coups de canon les coupoles dorées du Kremlin.

Au cliquetis des baïonnettes, au choc des sabres se heurtant à l'étrier, aux fanfares éclatantes retentissant au plus profond des bois et des plaines, le silence a bientôt succédé.

Bellone est loin déjà avec sa bruyante cohorte, et Cérès, la nourrice féconde, reprend tous ses droits.

Car nous sommes à la fin de juin ; le moissonneur remonte sa faux, les bourgeons de la vigne ont fait place au fruit vert, et les

prairies préparent leur regain. L'Yonne coule majestueuse et calme entre deux rives bordées de peupliers.

Après les peupliers, les prés verts ; au delà, le coteau vineux ; au-dessus la forêt ombreuse, et par-delà les grands chênes, la terre fertile du laboureur.

La ferme de Crisenon est la plus belle de tout l'Auxerrois. Elle n'a sa pareille en étendue et en fécondité ni à Mailly-le-Châtel, ni à Mailly-la-Ville, ces deux seigneuries de Sully, le sage ami d'Henri IV, ni à Coulanges-la-Vineuse, ni à Cravant-le-Fort, où les – Bourguignons, sous les ordres de Chastellux, le connétable, écrasèrent les Anglais.

Crisenon était un couvent de moines au temps jadis.

Crisenon, aujourd'hui, est une ferme plantureuse avec mille têtes de bétail à l'étable, huit charrues dans l'écurie, trois cents hectares à l'entour.

Le fermier de Crisenon est un vieux soldat.

Il a servi aux gardes-françaises, puis dans les armées de la République.

La perte d'un bras, laissé sur le champ de bataille de Marengo, l'a renvoyé à la charrue, mais il est resté soldat dans le fond de l'âme, et, ce jour-là, quand il a vu passer ses anciens compagnons d'armes, lorsqu'il a entendu trompettes et clairons, il a quitté des premiers les travaux des champs.

Pendant tout le jour, François le Manchot, ainsi le nomme-t-on, s'est tenu au seuil de sa porte, versant et faisant verser à boire aux soldats qui passaient.

Il a vidé un tonneau tout entier, et il ne s'est pas abstenu de trinquer.

Aussi, maintenant que le soir est venu, que les gens de la ferme sont réunis dans la grande salle basse, autour de la table du souper, François le Manchot est-il un peu ému, un peu plus gai que de coutume, au grand scandale de la mère Marianne, une sainte femme qui a passé sa vie à travailler ou à prier.

Ils sont bien douze ou quinze, les gens de la ferme, en outre de François le Manchot, qui est le maître, de sa femme Marianne et de leur fille Myonnette.

Il y a là Mathurin le laboureur, Simon le pâtre, Manette la gardeuse d'oies, le père Aubin, qui taille les vignes, et Christophe, Armand et Lauget, qui sont valets de charrue.

— Mes gars, dit le fermier en levant son verre, je bois aux armées françaises, et, si vous n'êtes pas tous un tas de feignants, vous irez vous enrôler à Auxerre pour faire comme les autres.

— Mon pauvre homme, dit la Marianne avec douceur, vous n'êtes pas tout à fait dans votre bon sens, ce soir.

— Et pourquoi donc ça, femme ? demanda le fermier.

— Mais, dame ! notre oncle et maître, dit la jolie Suzanne, qui était en effet la nièce du fermier, la tante a raison. Si vos gars s'en vont à l'armée, qui donc labourera à Crisenon ?

— Ça, c'est vrai, dit le fermier.

Puis il ajouta en clignant de l'œil et d'un ton malin :

— Après ça, il nous restera bien toujours Anselme le Galoubet.

A ce nom, que le fermier prononça avec ironie, tout le monde se mit à rire, à l'exception toutefois de la Myonnette, dont les joues de vingt et un ans s'empourprèrent.

— Mais où est-il donc, le Galoubet ? demanda-t-on à la ronde.

— Oh ! répliqua Suzanne, je le sais bien, moi, mais je ne le dirai pas.

— Et pourquoi donc ? fit le fermier.

— Parce que vous vous gausseriez de lui, notre oncle et maître, répondit la Suzanne.

— Ah ! le poltron ! ah ! le lâche ! le feignant ! jura François le Manchot.

La mère Marianne, la fermière, ne souffla mot ; la Myonnette continua à rougir ; mais Suzanne, qui était une belle et vaillante fille de vingt-trois à vingt-quatre ans, et qui n'avait pas froid aux yeux, comme on disait, Suzanne prit hardiment la défense de celui dont le nom excitait une hilarité pleine de mépris.

— Hé ! dit-elle, pourquoi donc, notre oncle et maître, dites-vous que le Galoubet est un lâche ? Parce qu'il a peur d'être tombé au sort et qu'il ne veut pas aller à la guerre ? Mais, dame ! c'est assez dur, je pense, de quitter son pays, ses amis, ses attachements, pour s'en aller où le bon Dieu vous mène, on ne sait où !

— Il est poltron, dit maître François.

— Il n'était pas si poltron que vous le dites, mon oncle, reprit la Suzanne, le jour où le presbytère du village de Pré-Gilbert a brûlé.

— Ça, c'est vrai, dit la Marianne ; il s'est conduit comme un brave enfant, et peut-être bien que sans lui la nièce du curé aurait brûlé.

— Et, hasarda Mathurin, le valet de charrue, quand l'Yonne a débordé au-dessous de Bazarne et que le moulin à Jean Berdin a manqué être emporté, est-ce qu'Anselme le Galoubet n'était pas là ?

— Et une nuit que vous reveniez avec lui, notre oncle, reprit la Suzanne, qui n'était pas un mince avocat, vous en souvient-il ?

— De quoi ! de quoi ! fit le Manchot.

— Vous avez été le brave des braves, c'est connu, continua la Suzanne ; mais vous n'avez plus qu'un bras, et il en faut deux pour se défendre. Donc, vous vous en reveniez de la foire de Courson, où vous aviez vendu des moutons, et vous aviez douze cents francs dans un sac de cuir à votre ceinture. Anselme le Galoubet vous accompagnait. Vous fûtes attaqués entre Vincelles et Bazarne par trois mauvais gars, et si Anselme ne s'était pas bien conduit, vous ne seriez pas revenu avec vos douze cents francs.

Le fermier avala coup sur coup deux verres de vin ; puis, comme il était entêté comme le sont tous les paysans, il haussa les épaules et dit :

— C'est égal ! si je cherche jamais un mari pour la Myonnette, ma fille, c'est pas lui que je choisirai.

A ces mots, de rouge qu'elle était, la Myonnette devint pâle et tremblante, la Marianne leva tristement les yeux au ciel, et Suzanne, la fille au franc parler, n'osa rien répondre.

Les gens de la ferme se turent également.

Alors le fermier, qui prit ce silence pour une approbation de ses paroles, continua :

— Non, là, voyez-vous, les enfants, je suis un vieux de la vieille, moi, et je veux que ma fille épouse un homme comme moi.

— Faut-il qu'il soit manchot ? demanda la rieuse jeune fille qui répondait au nom de Suzanne.

— Cela m'est égal, répondit le fermier. Il aurait même une jambe de moins…

— Faut savoir s'il conviendrait à la Myonnette, dit le Mathurin, qui était un solide gaillard, planté comme un chêne et solide à l'avenant.

— Tenez, poursuivit le fermier, qui suivait son raisonnement

avec la logique obstinée des ivrognes, un homme qui m'aurait bien convenu pour la Myonnette, c'est Marcelin, le fils de l'ancien intendant de Bertraut. En voilà un qui n'a pas eu peur de s'enrôler et qui est peut-être bien officier à cette heure.

A ce nom de Marcelin, que le fermier prononçait avec une certaine complaisance, la Marianne eut un geste d'impatience et jeta un regard de compassion sur sa fille.

— Ah ! dit-elle, not'maître, vous êtes bien trop méchant, en vérité, de toujours parler de ce vilain gars de Marcelin ; vous savez pourtant bien que la Myonnette n'a jamais voulu en entendre parler.

Il faut croire que la Marianne avait sur son homme une certaine autorité, car il se contenta de grommeler quelques mots sans suite et se remit à boire.

Un des garçons de charrue prit la parole à son tour :

— Moi, dit-il, aussi vrai que je me nomme Amand Juilly, et que mon père est le plus honnête homme de Pré-Gilbert, je suis tout à fait de l'avis de maîtresse Marianne. Marcelin était un mauvais garçon, et il n'aurait pas rendu la Myonnette heureuse.

— Avec ça qu'il est si brave ! dit la Suzanne. Ah ! bien ! s'il s'est fait soldat, c'est que le métier rapporte de l'argent, bien sûr, car il était joliment poltron dans les fêtes et les assemblées. Il cherchait bien querelle à tout le monde, mais quand on lui répondait, il se sauvait.

— Ce n'est jamais moi qui croirai, dit Siméon le pâtre, que ce gringalet de Marcelin est devenu on peut devenir officier.

— Et pourquoi donc ça ? demanda le fermier qui voulut reprendre le dé de la conversation.

— Parce que, bien sûr, les jours de bataille, répondit la Suzanne, il aura fait comme il fit ici, voilà trois ans, quand les gars de Vincelles et ceux de Vermenton se battirent. Il s'alla cacher.

— Vous êtes tous de mauvaises langues, dit le fermier, et vous en voulez à Marcelin.

— Oh ! moi, dit la Marianne, je serais morte plutôt que de lui donner ma fille.

— Pardi ! ricana François le Manchot, tu préférerais le Galoubet, peut-être…

A ce nom, la Myonnette rougit de nouveau ; mais la Marianne se hâta d'ajouter :

— Et pourquoi donc pas, après tout ? Le Galoubet n'est-il pas un

brave garçon et un bon paysan toujours à la besogne le premier ?…

— Faut savoir si son numéro ne sera pas mauvais, dit le fermier. Il y a des numéros qu'on croit bons le jour du tirage, et puis la révision arrive et le numéro devient mauvais.

La Suzanne haussa imperceptiblement les épaules :

— Ah ! notre oncle et maître, dit-elle, vous avez l'air de vous réjouir de cette mauvaise chance, mais vous êtes foncièrement bon, et si le Galoubet avait le malheur de partir, vous en seriez tout aussi marri que nous tous.

— Mais où est-il donc ? demanda encore une fois le fermier. Pourquoi ne vient-il pas souper ?

— Il a mal de tête, il n'a pas faim.

— Où est-il ?

— Est-ce que vous lui voulez parler ? dit la Suzanne.

— Oui, répondit le fermier que le vin rendait plus entêté que de coutume.

— Eh bien ! je vais vous l'aller chercher.

Et la Suzanne fit un signe mystérieux à la Myonnette et à sa mère, et sortit.

C'était une belle fille de vingt-trois ou vingt-quatre ans, la Suzanne.

Elle était la nièce de François le Manchot, qui l'avait élevée, car elle était orpheline. Brune, vigoureuse, la taille un peu épaisse, l'œil noir et les lèvres rouges, elle ressemblait aux moissonneuses des Marais-Pontins qu'a peintes Léopold Robert. Et rieuse avec ça, et toujours la première à la danse du dimanche, comme elle l'était, dans la semaine, aux travaux des champs.

Quand on les voyait ensemble, la Myonnette et elle, on songeait à l'accouplement d'une pivoine rouge et d'un beau lis ; car la Myonnette était blonde, mince, pâle et délicate comme ces fleurs d'un bleu cendré qui croissent au bord de l'eau, à l'ombre des peupliers.

— Ah ! murmurait Suzanne en traversant la cour de la ferme et gagnant le potager, ce pauvre Galoubet doit avoir les oreilles qui lui tintent joliment. Jamais notre oncle et maître n'avait tant parlé de lui. Faudra voir un peu !

Au bout du potager, elle prit un petit sentier qui courait dans la prairie et descendait vers l'Yonne.

Mais, avant d'atteindre la rivière, de l'autre côté de laquelle les toits ardoisés du vieux château de Sainte-Paillaye brillaient au clair de lune, elle se jeta brusquement à gauche et entra dans un champ d'avoine récemment moissonné.

La récolte n'avait point été engrangée, mais dressée en meules de distance en distance.

Suzanne se dirigea vers une de ces meules, et, lorsqu'elle ne fut plus qu'à vingt pas, elle se mit à chanter :

Dans tons les pays de couvert,
Tonton, tontaine…
On fête le grand saint Hubert,
Duc d'Aquitaine…

A ces paroles, chantées sur un air de chasse, les gerbes de la meule s'agitèrent, et une tête se montra.

Une tête effarée, craintive, mais jeune et franche, éclairée par deux grands yeux noirs et enluminée d'une bonne couleur rougeaude qui annonçait la force et la santé.

— Est-ce toi, Suzanne ?

— Oui, Anselme, répondit Suzanne.

— Tu viens me chercher ?

— Oui.

— Ils sont donc partis, les soldats ?

— Jusqu'au dernier.

— Ah ! fit le Galoubet, avec un soupir de soulagement.

Et il sortit de la meule et vint au-devant de Suzanne.

— C'est égal, dit-il en l'embrassant comme un frère, j'ai eu bien peur, va !

— Mais, mon pauvre Galoubet, dit Suzanne, ce n'est pas les soldats qui passent qui t'auraient emmené.

— C'est égal, dit le paysan, j'aime autant qu'ils ne m'aient pas vu.

— Tu as donc bien peur d'aller à la guerre ?

— Oh ! j'en tremble…

Et le Galoubet, qui prononça ces trois mots avec une frayeur comique, ajouta :

— Si je savais où me cacher dans les bois, je quitterais la ferme.

— Non, tu ne la quitterais pas, dit Suzanne en souriant :

Le Galoubet tressaillit :

— Pourquoi donc dis-tu ça ? fit-il.

— Mais parce que je sais que tu aimes la Myonnette…

— Tais-toi, Suzanne !

— Que la Myonnette t'aime…

— Suzanne, au nom du ciel !!

— Que vous avez agi comme deux enfants, et qu'il faudra bien réparer le mal qui est fait.

— Ah ! Suzanne… Suzanne, murmura Anselme le Galoubet avec effroi, tu sais donc tout cela ?

— Est-ce que je ne suis pas la cousine et quasiment la sœur de Myonnette ?

— C'est juste.

— Dame, il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'on dise la chose à mon oncle.

— Ah ! tais-toi ! balbutia le Galoubet avec un redoublement d'effroi.

— Bah ! il est criard, notre oncle, mais il n'est pas mauvais.

— Il serait capable de tuer sa fille.

— Il l'aime trop pour ça. Va donc, n'aie pas peur…

— Mais tu me réponds bien que les soldats sont partis ?

— Sans doute… Allons ! viens souper… et ne me tourmente pas, mon garçon, car j'ai bien des choses dans l'idée.

— Ah ! fit le Galoubet.

— D'abord, je crois bien que ton numéro sera bon…

— Ah ! c'est qu'il faut tant de soldats au jour d'aujourd'hui…

— Ensuite, j'ai idée aussi que tu épouseras la Myonnette dans deux mois.

Le Galoubet secoua la tête :

— Ah ! le maître ne voudra pas, dit-il.

— Bah ! bah ! Suzanne, il faudra bien qu'il le veuille ! quand le

vin est tiré, faut le boire.

Elle prit le Galoubet par le bras et l'entraîna vers la ferme.

Mais tout à coup celui-ci s'arrêta brusquement :

— Entends-tu ? dit-il.

— Quoi donc ? fit Suzanne.

— Un bruit lointain… là-bas…

— Je n'entends rien.

— On dirait un escadron en marche.

— Mais, dit Suzanne, c'est le moulin de Bazarne qui tourne.

— Il me semble que je vois des soldats partout ! murmura le Galoubet.

Et il entra dans la ferme avec Suzanne.

François le Manchot était aux trois quarts gris ; mais il avait l'ivresse joyeuse.

— Allons, les enfants ? disait-il, allons !… Faut danser un brin… C'est demain dimanche… Nos foins sont rentrés… Mais où est donc le Galoubet ?

— Le voilà, dit Suzanne.

Et elle poussa le pauvre Anselme au milieu de la salle basse.

— Mais d'où donc que tu viens, fieu ? dit le fermier. Je te croyais parti à la guerre !…

— Ne vous gaussez donc pas de moi, notre maître, dit le Galoubet ; vous savez bien que je ne veux pas être soldat.

— Tu le seras, dit le fermier.

— Oui, si son numéro est mauvais, dit Suzanne.

— Il sera mauvais ! ricana le fermier.

— Il sera bon ! répliqua Suzanne.

— Comme le bon Dieu voudra ! reprit François le Manchot ; mais ça n'empêche pas de danser un brin. Allons, Anselme, où est-il ton instrument ?

Le Galoubet, comme on le devine, était un sobriquet, et ce sobriquet venait de la deuxième profession d'Anselme.

Le jeune paysan était laboureur pendant la semaine, et ménétrier le dimanche.

Il s'en allait, les jours de fête, courir de *vogue* en *vogue* et *d'assemblées* en *assemblées* pour y faire danser au son du fifre et du tambourin.

Anselme avait si grande envie de plaire au fermier François le Manchot, dont il aimait la fille, qu'il ne se fit point prier.

Il décrocha son tambourin qui pendait au mur de la salle basse, près du vaisselier en bois de poirier, porta son fifre à ses lèvres et se mit à jouer une contredanse.

Ce fut le signal.

François le Manchot saisit la Marianne sa femme, et voulut faire vis-à-vis à la Suzanne, qui dansait avec Siméon le pâtre, et l'aire à battre le blé, qui se trouvait en plein vent derrière la ferme, devint la salle de danse, qui n'eut pour tout éclairage que les rayons de la lune glissant dans un ciel sans nuages.

Mais, tout à coup, au plus beau moment de la fête, le fifre se tut subitement, le tambourin cessa de résonner, et les danseurs restèrent la jambe en l'air.

— Mais, qu'est-ce qu'il y a donc ? s'écria François le Manchot.

— As-tu crevé ton tambourin ? demanda Amand Juilly, le laboureur.

— Es-tu devenu fou ? fit Suzanne.

Le Galoubet était immobile et comme pétrifié, le cou tendu, la bouche béante. On eût dit qu'il venait d'être frappé d'une sorte de paralysie générale.

— Mais qu'est ce que tu as donc, gars ? répéta le fermier.

— Écoutez… écoutez… dit-il enfin.

Et il étendit la main vers l'est, dans la direction de Bazarne.

— C'est le moulin, répéta la Suzanne.

— Non… non… c'est le galop de plusieurs chevaux, murmura le Galoubet.

— Ah ! feignant ! ah ! poltron ! s'écria le fermier, voilà que la peur te reprend !…

Comme il parlait ainsi, la lune dégagea à l'horizon de blanches étincelles, et le bruit que le Galoubet avait entendu devint plus distinct.

— C'est ma foi vrai tout de même ! dit le fermier, c'est un

peloton de cavalerie.

En effet, un quart d'heure après, une centaine de hussards entraient dans la cour de la ferme pour y bivouaquer.

Et, tandis qu'Anselme le Galoubet allait se cacher, la Myonnette poussait un cri de terreur et d'angoisse.

L'officier qui commandait les hussards n'était autre que Marcelin, ce mauvais gars dont elle avait refusé la main.

L'amour ou la haine seuls sont clairvoyants. Deux êtres avaient reconnu Marcelin à première vue et sans qu'il leur fût besoin de le regarder à deux fois, comme aux autres gens de la ferme, qui ne pouvaient revenir du bel habit brodé et de l'épaulette d'or du lieutenant. Ces deux êtres étaient le Galoubet Anselme et la Myonnette.

Le Galoubet avait profité du tumulte occasionné par l'arrivée des hussards pour se sauver dans les champs.

La Myonnette avait jeté un cri, et elle était tombée défaillante dans les bras de Suzanne. Mais François le Manchot avait mis un bon quart d'heure à reconnaître son homme.

Il n'avait vu que le grade ; il n'avait entendu que le tapage de l'éperon sur le pavé de la cour et le choc du sabre sur la tige des bottes fortes.

Il avait appelé Marcelin : mon officier, mon commandant, et l'avait conduit dans l'écurie et les greniers pour lui montrer qu'il y avait de la place pour les hommes et les chevaux, du fourrage et des vivres.

Distraits par les hussards, les autres gens de la ferme ne faisaient pas plus d'attention à Marcelin, et on s'était peu aperçu de la fuite du Galoubet et de la terreur qui s'était emparée de la Myonnette, que la Suzanne s'était empressée de conduire à sa chambre. Ce ne fut qu'en revenant des écuries, et en rentrant une lanterne à la main dans la salle basse de la ferme, que le fermier laissa échapper une exclamation de surprise.

Les rayons de la lanterne tombaient alors d'aplomb sur le visage de l'officier.

— Par la sambleu ! comme disait mon colonel des gardes-françaises, est-ce possible ? s'écria François le Manchot.

— Tout est possible, dit l'officier en souriant.

— Marcelin !

— Pourquoi pas ?

— Comment ! c'est toi, mon garçon ?

— Mais sans doute, maître François, c'est moi ; et je viens vous voir… non parce que c'est ma route, car j'aurais pu allonger l'étape de mes hommes d'une lieue et aller jusqu'à Mailly-la-Ville, mais parce qu'on a toujours du plaisir à revoir ses anciens amis.

— Mais tu es un brave garçon, dit le fermier. Après ça, pardon, excuse, j'ai peut-être tort de te tutoyer, maintenant que tu es officier ?

— Mais non, maître François ; tutoyez-moi, au contraire, ça me fait plaisir.

— As-tu soupé ?

— Ma foi ! non, et je meurs de faim.

— Eh bien ! je te tiendrai compagnie.

Et le fermier rappela tout son monde, criant à tue-tête qu'il fallait servir à souper à M. le lieutenant Marcelin.

La petite fête militaire qui durait depuis le matin recommença, c'est-à-dire qu'on défonça un nouveau tonneau, qu'on tordit le cou à une moitié de la basse-cour, et que, bien après minuit, la forme de Crisenon, d'ordinaire si paisible, fut pleine de bruit et de tapage.

Mais ni la Myonnette, ni Suzanne, ni le Galoubet ne se montrèrent.

Enfin, les hussards campèrent dans la cour, auprès de leurs chevaux, les gens de la ferme s'allèrent coucher, et trois personnes seulement demeurèrent dans la salle basse :

François le Manchot et Marcelin, qui étaient toujours à la table ; Nanette, la gardeuse d'oies, qui les servait.

La Nanette, comme on disait, était un être chétif, souffreteux, horrible.

Petite, bossue, un peu bancale, le visage couturé de petite vérole, elle avait les cheveux roux et un œil vairon.

Quand elle riait d'un rire mélangé d'idiotisme et de méchanceté, elle mettait à nu de grandes dents jaunes et déchaussées.

On faisait peu de cas d'elle à la ferme et on parlait devant elle comme devant un être dépourvu de raison.

Les valets de charrue l'appelaient ironiquement la plus belle fille de Pré-Gilbert, les servantes la rudoyaient, la mère Marianne elle-même, bien qu'elle fût une sainte femme, ne pouvait se défendre envers elle d'une sorte d'aversion.

Un seul être avait pitié de la Nanette et se montrait bon envers

elle.

C'était la Myonnette.

Or, comme la Nanette avait la méchanceté profonde des êtres disgraciés, elle exécrait la Myonnette et lui voulait tout le mal possible.

L'occasion seule de lui nuire avait manqué jusque-là ; mais cette occasion devait bientôt se présenter, et la Nanette, comme on va le voir, n'était pas femme à la laisser échapper.

Donc, François le Manchot et Marcelin causaient les coudes sur la table.

Le fermier disait :

— Ainsi, tu vas en Russie ?

— Je pars lieutenant, je reviendrai capitaine, peut-être même mieux que ça.

Le fermier poussa un soupir.

— Mais où est donc votre fille, maître François ? demanda l'officier.

Le fermier eut un gros juron.

— Elle a toujours peur de toi, dit-il, comme si maintenant que tu es officier, tu pouvais encore songer à elle.

— Mais, sans doute, j'y songe.

— Comment ! encore ?

— Toujours, dit Marcelin.

— Mille tonnerres ! exclama le fermier, te moques-tu de moi, gars ?

— Moi ? mais non.

— Tu épouserais ma fille au jour d'aujourd'hui ?

— Aujourd'hui comme dans deux ans.

— Eh bien ? nom d'un chien ! s'écria le vieux soldat, tope là !…

— Mais vous savez qu'elle ne veut pas de moi…

— Il faudra bien qu'elle en veuille, jura le fermier, ou sinon…

Et il laissa échapper un geste de menace.

— Ah ! dit Marcelin, si j'étais sûr de ça, je n'irais pas en Russie.

— Comment cela ?

— Je permuterais avec un camarade de la garnison d'Auxerre.

— Eh bien ! dit François, c'est chose faite ; qu'elle le veuille ou non, la Myonnette sera ta femme avant la Toussaint.

Tandis qu'ils causaient, la Nanette essuyait les assiettes et les serrait dans le vaisselier.

A ces dernières paroles, elle releva la tête et dit d'un ton narquois et insolent :

— Vous n'y pourrez rien, not' maître.

— Hein ? fit le fermier en frappant du poing sur la table. Suis-je pas le maître, moi ?

— Non, not' maître.

— Et si je veux que ma fille prenne un mari…

— Oh ! elle en prendra un, ricana la Nanette, mais à son goût.

— C'est au mien qu'elle le prendra.

— Nenni da ! fit la gardeuse d'oies.

— Ah ! oui, murmura le fermier avec dédain, je sais ce que tu veux dire, mais c'est des bêtises, ça.

— C'est si peu des bêtises, reprit Nanette, que, pas plus tard que ce soir, j'ai entendu la Suzanne, votre nièce, qui disait au Galoubet qu'elle arrangerait les choses.

— Qu'est-ce donc que tu chantes là, petite ? demanda le lieutenant Marcelin.

— Ah ! mon beau monsieur, répondit la Nanette, je chante la vérité, allez ! car c'est vraiment grand'pitié de voir une jeunesse comme la Myonnette, qui a du bien et de la beauté, préférer à un bel officier comme vous un vagabond comme le Galoubet.

— Mais qu'est-ce que le Galoubet ? demanda encore le lieutenant Marcelin.

— Comment ! dit le fermier, tu ne te rappelles pas Anselme ?

— Celui qui joue du fifre et du tambourin dans les noces ?

— Justement.

— Eh bien ! c'est lui que la Myonnette aime ?

Le fermier ne répondit rien, mais la Nanette continua :

— J'ai dans l'idée, moi, que si le Galoubet avait un mauvais numéro…

— Eh bien ! fit vivement le fermier.

— Et qu'il vînt à partir, dans trois mois, continua la servante aux cheveux roux, la Myonnette s'en soucierait comme d'une guigne.

— Faudra voir ! dit sentencieusement le fermier.

— C'est tout vu, dit Marcelin. Il a donc tiré à la conscription, le Galoubet ?

— Oui.

— Quel numéro a-t-il ?

— Soixante-neuf, répondit le fermier.

— Sur combien ?

— Sur cent vingt.

— Il partira.

— Ah ! dit François le Manchot, tu crois, mon garçon ?

— J'en suis sûr. On prend les deux tiers du contingent.

— Bon ! fit le fermier, qui, ébloui par l'épaulette du lieutenant et la perspective de l'avoir pour gendre, en voulait décidément au Galoubet et souhaitait s'en débarrasser.

— On peut l'appeler d'un moment à l'autre.

— Vaudrait mieux qu'on l'appelât tout de suite, dit la Nanette, qui était foncièrement mauvaise.

Le lieutenant échangea avec elle un regard qui voulait dire :

— Patience !

François le Manchot buvait toujours.

— Dites donc, père François, lui dit Marcelin, si nous allions nous coucher ? Il faut que je sois à cheval au point du jour.

— Allons, balbutia le fermier qui se leva en trébuchant.

Et il ajouta :

— Tu as la plus belle chambre de la ferme, mon garçon, celle où couchait le défunt prieur, lorsque Crisenon était un couvent. Nanette, va donc éclairer le lieutenant.

La Nanette ne se le fit pas répéter ; elle prit sur la cheminée le plus beau chandelier de cuivre que garnissait une chandelle toute

neuve, et elle ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier.

Le lieutenant la suivit.

Quand il fut dans sa chambre, Marcelin fit à la Nanette un nouveau signe d'intelligence et ferma la porte.

— C'est donc vrai tout ce que tu as dit ? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle.

— Elle aime le Galoubet ?

— C'est-à-dire qu'elle en est affolée.

— Et tu crois que, s'il partait…

— Hé ! dame ! murmura la servante, vous savez bien qu'il y a un proverbe qui dit que les absents ont toujours tort.

— C'est vrai.

Le lieutenant se prit à réfléchir un moment ; puis, tout à coup :

— Veux-tu gagner vingt francs ? dit-il.

Et il fit briller une pièce d'or aux yeux de la servante éblouie.

— Je n'ons jamais mieux demandé, répliqua naïvement la Nanette.

— Peux-tu envoyer quelqu'un à Auxerre !

— Quand ?

— Cette nuit. Quelqu'un qui reviendra demain matin avant sept ou huit heures.

— Pardine ! j'irai bien, moi, s'il le faut.

— Mais, ma fille, dit le lieutenant, il faut au moins trois heures à pied.

— Je n'irai pas à pied.

— Comment iras-tu ?

— Je monterai sur le poulain qui est à l'herbage.

— Et tu seras revenue de bonne heure ?

— Aussi matin que vous voudrez.

Le lieutenant ouvrit sa sabretache et y prit un petit portefeuille dont il arracha un feuillet.

— Sais-tu lire ?

— Nenni da ! répondit la Nanette ; mais je connais tout le monde à Auxerre.

— Alors, tu connais le lieutenant de gendarmerie ?

— Oh ! je sais bien où il reste.

Le lieutenant Marcelin écrivit quelques lignes au crayon et les mit, ainsi que la pièce de vingt francs, dans la main de la gardeuse d'oies.

— A présent, dit-il, tu peux aller, et si tu fais bien la commission, et si personne ne te voit rentrer à la ferme, il y aura encore vingt francs pour toi.

La Nanette ne savait pas ce que contenait la lettre qu'elle allait porter, mais elle avait le pressentiment qu'elle allait faire beaucoup de mal à la Myonnette.

Et cette pensée donna des ailes à la gardeuse d'oies ; elle descendit pieds nus pour ne pas faire de bruit, traversa la salle basse où le fermier s'était endormi les coudes sur la table, ouvrit et referma la porte sans bruit, et se sauva hors de la ferme avec la précaution et la légèreté d'un voleur.

Puis elle courut vers la prairie où il y avait une jument et son poulain au piquet.

Le poulain provenait du croisement de la jument, qui était une grosse percheronne, avec un étalon du Morvan, race grêle et rapide, et qui rachète sa laideur par de solides qualités.

Le poulain avait un an.

La gardeuse d'oies ramassa ses jupes et les retroussa avec une épingle ; puis elle détacha le poulain et lui fit un bridon de sa longe, qu'elle lui passa dans la bouche.

Après quoi, elle sauta sur la croupe nue de l'animal et le lança au galop, droit devant elle, hardie et solide comme un enfant arabe qui s'enfuit avec le cheval qu'il a volé.

Quatre personnes avaient passé une mauvaise nuit à la ferme de Crisenon.

Il y avait d'abord la Myonnette, qui n'avait cessé de pleurer ; ensuite sa mère et Suzanne, que l'arrivée inattendue de Marcelin avait inquiétées, et enfin le Galoubet.

Oh ! celui-là n'avait pas fermé l'œil, enfoui qu'il était comme le jour précédent sous les gerbes de la meule, dans le champ d'avoine, au bord de l'Yonne.

Toute la nuit, il avait entendu rire les hussards, et il lui avait semblé qu'ils parlaient de lui !

Quand le jour vint, François le Manchot, qui avait cuvé son vin, et qui était tout à fait dégrisé, se leva comme à l'ordinaire, et mit tout le personnel de la ferme sur pied. Les hussards qui avaient bivouaqué dans la cour avaient bridé leurs chevaux et n'attendaient plus que les ordres de leur chef.

Mais le lieutenant Marcelin ne paraissait pas. Sans doute il dormait la grasse matinée.

La Nanette était, comme elle l'avait bien promis, rentrée au petit jour.

Le poulain, harassé de fatigue, avait repris sa place au pâturage.

La Nanette, voyant que l'officier ne descendait pas, dit au fermier :

— Peut-être bien qu'il est malade, le joli monsieur. Je vas aller voir.

Et elle monta à la chambre de Marcelin.

Celui-ci ne dormait pas, mais il attendait.

— Eh bien ? dit-il.

— La commission est faite, répondit la Nanette.

— Tu as vu le capitaine de gendarmerie ?…

— Pardine.

— Que t'a-t-il dit ?

— Il m'a donné ça pour vous.

Et la Nanette glissa un papier dans les mains du lieutenant.

C'était un billet du capitaine de gendarmerie, ainsi conçu :

« Vous avez raison, mon cher lieutenant, le numéro du sieur Anselme, dit Galoubet, est peut-être mauvais, et en présence de ses projets de fuite que vous me signalez, il est prudent, comme vous dites, de le faire arrêter provisoirement. Je vais envoyer un brigadier et deux gendarmes s'assurer de sa personne. »

Marcelin déchira cette lettre en petits morceaux qu'il avala.

Puis il dit à la Nanette :

— Quand es-tu revenue ?

— Il y a une heure.

— Alors, les gendarmes ne sont pas loin.

— Oh ! dit la gardeuse d'oies, se servant d'une locution familière aux paysans, ils ne tardent que le moment d'arriver.

Le lieutenant s'habilla et descendit.

François le Manchot avait fait préparer le café et le vin blanc du matin.

Il jeta sur son futur gendre un coup d'œil d'admiration et d'envie.

— Tu es un bel officier ! lui dit-il.

— Vrai ? fit Marcelin. Mais ce n'est peut-être pas l'avis de tout le monde.

— Bah ! bah ! fit le fermier.

— Ah çà ! reprit Marcelin, je vais donc partir sans avoir vu la Myonnette.

— Ah ! tonnerre ! cela ne sera pas, dit le fermier. Et il faudra bien qu'elle descende !

Comme il parlait ainsi, le fermier jeta un cri de surprise.

— Qu'est-ce donc que cela ? fit-il.

Un brigadier et deux gendarmes entraient dans la cour.

— Tiens ! fit naïvement Marcelin, c'est probablement à moi qu'ils en ont.

Et il alla au-devant d'eux.

Le brigadier salua Marcelin, mais ce fut à François le Manchot qu'il s'adressa.

— N'avez-vous pas un garçon de ferme appelé Galoubet ? dit-il.

— Oui.

— Il est tombé au sort…

— Je ne sais pas, dit le Manchot qui tressaillit.

Au fond, le fermier était bonhomme et il ne détestait pas Anselme le Galoubet.

Les gens de la ferme étaient consternés.

— Où est-il ? demanda le brigadier.

François le Manchot ne recula pas devant un innocent mensonge :

— Je l’ai envoyé au bois, dit-il.

Mais la Nanette se hâta de donner un démenti à son maître.

— Oh ! je savons ben où il est, nous, dit-elle.

En ce moment la Suzanne traversa la salle basse et voulut s’élancer hors de la cour ; mais un des gendarmes la prit par la taille et l’arrêta :

— N’allez donc pas si vite que ça, la belle ! dit-il. C’est sans doute votre amoureux, mais il faut que force reste à la loi.

La Suzanne voulut se débattre et jeta un cri.

Ce cri perçant traversa l’espace et arriva certainement jusqu’au champ d’avoine. Il pouvait avertir le Galoubet du danger et lui donner le temps de fuir en traversant l’Yonne à la nage.

— Ah ! tu dis savoir où il est ? fit le brigadier s’adressant à Nanette.

— Pardine !

François le Manchot la pulvérisa d’un regard.

Mais la fille rousse haussa les épaules :

— Vous disiez vous-même que c’était pour son bien, fit-elle.

Et comme les portes de la cour étaient ouvertes et qu’on apercevait le champ d’avoine, elle fit un signe aux gendarmes, qui comprirent que le Galoubet était dans une des meules.

— Laquelle ? demanda tout bas le gendarme.

— La troisième au bord de l’eau, répondit la gardeuse d’oies.

La Suzanne se disait :

— Il m’aura entendue, il se sera sauvé. L’Yonne est profonde, il plonge au besoin et il est bon nageur.

Mais la Suzanne se trompait.

La fatalité qui pesait sur Anselme avait voulu qu’après avoir passé une nuit d’angoisses par ce seul fait de la présence des hussards et de Marcelin à la ferme, le malheureux Galoubet, vaincu par le besoin de sommeil et plongé dans une sorte de torpeur plastique par l’air énervant du matin, se fût endormi à l’aube.

Les gendarmes le trouvèrent donc dormant.

— Allons, mon garçon, lui dit le brigadier, tu as un bout de chemin à faire aujourd’hui.

Le Galoubet jeta un cri, voulut fuir, fut terrassé, et comme il essayait de se débattre, les gendarmes lui mirent les menottes.

Pendant ce temps-là, la Myonnette s'évanouissait dans les bras de Suzanne ; et le traître Marcelin se disait, en montant à cheval :

— Je commence à croire que j'épouserai la Myonnette.

Enfin, François le Manchot, hors de lui, s'armait d'un bâton pour chasser de la ferme Nanette la Rousse, la hideuse gardeuse d'oies…

Mais les gendarmes emmenaient le Galoubet, qui fondait en larmes.

Il fait nuit, le ciel est noir, l'atmosphère est glacée.

Des nuages amoncelés se dégagent de gros flocons de neige, et le vent courbe la flamme rougeâtre des torches et des brasiers allumés sur la rive gauche de la Bérésina.

Ils sont tous là, les bataillons et les escadrons que nous avons vus, six mois auparavant, traverser la Bourgogne fertile et boire dans les fermes, au salut et à la gloire de la France !

Mais le canon des Russes a décimé leur nombre, et le froid, mortel ennemi, a complété l'œuvre de destruction.

Derrière eux le Kremlin en flammes ; devant eux, dans un horizon si lointain qu'il est devenu presque un rêve, le sol nourricier de la patrie ; la France qui rappelle ses enfants et leur réserve ces maternelles caresses que seuls ont méritées les vainqueurs du monde, trahis par l'adversité.

Entre le Kremlin et la France, les flots charriant des glaçons de l'impitoyable Bérésina.

Mornes et fiers, stoïques dans leur désespoir, héroïques en présence de la fortune ennemie, ils sont groupés autour de ce César moderne que le malheur vient de faire plus grand que les Pyramides qu'il foula jadis.

Voici la division de Davoust et celle du maréchal Oudinot, et les Polonais de Poniatowski, et les intrépides pontonniers du général Éblé. Ces derniers, le corps dans l'eau jusqu'aux aisselles, jettent les fondements d'un pont de chevalets. L'eau se glace autour de leur corps, qu'importe ?

Ne travaillent-ils pas sous les yeux de César ? car il est là, sur la rive, tantôt à cheval, tantôt à pied, enveloppé dans sa redingote grise garnie de fourrures, sa lorgnette à la main, comme l'ont représenté depuis ces soldats de l'histoire qu'on appelle les peintres et les poètes.

Au nord, fument les ruines du village de Studianka ; au sud, c'est-à-dire de l'autre côté de la rivière, quelques feux viennent de s'allumer dans la nuit.

Ce sont peut-être les Russes de l'amiral Tsichakoff ou du maréchal Wittgenstein qui veulent couper la retraite à l'armée

française.

Les pontonniers travaillent toujours, et ce noble vieillard qu'on appelle le général Éblé est entré dans l'eau comme eux, pour la réchauffer de sa vertu.

Calme et songeur, Napoléon suit des yeux ces travaux gigantesques, qui, s'ils sont achevés en quelques heures, doivent sauver l'armée française. Tout à coup il tressaille, s'arrête et interpelle brusquement les officiers qui l'entourent.

— Quel est cet homme ?

Et du doigt il désigne parmi les pontonniers qui travaillent avec le plus d'ardeur un soldat qui porte l'uniforme des chasseurs à cheval.

— Cet homme n'est pas un pontonnier, c'est un trompette, dit-il.

— Oui, sire, répond un colonel, c'est un de nos chasseurs. Il est dans l'eau depuis ce matin, après s'être battu hier toute la journée, et comme il est excellent nageur, il a rendu de très-grands services.

— Son nom ? demanda l'empereur.

— Anselme. C'est un soldat de la dernière levée ; il est arrivé conscrit à Moscou, et on l'a mis dans la musique.

— Appelez cet homme, ordonna l'empereur.

Deux minutes après, le chasseur devenu pontonnier se présente à l'empereur.

— Tu es bon nageur ?

— Oui, sire.

— Franchirais-tu la Bérésina ?

— Je le crois, sire.

L'empereur, quand il se dirigeait sur Moscou, a laissé en arrière un de ses corps d'armée, la division du général Corbineau.

Cette division doit être sur la rive droite de la Bérésina.

Toute la soirée on a entendu le canon des Russes et on a vu s'allumer leurs feux de bivouac.

Si le général Corbineau peut arriver sur la rive droite avant le jour et protéger l'achèvement du pont, l'armée entière est sauvée.

L'empereur a calculé tout cela ! Mais comment prévenir Corbineau ?

Il a envoyé dix officiers d'ordonnance : les uns n'ont pas reparu,

les autres se sont noyés avec leurs chevaux et n'ont pu atteindre l'autre rive.

— Si tu parviens de l'autre côté, dit l'empereur au trompette, car ce chasseur intrépide qui travaille avec les pontonniers n'est autre que le pauvre Galoubet qui, six mois auparavant, fut emmené tout en pleurs, par les gendarmes, de la ferme de Crisenon, si tu parviens sur l'autre rive, si tu es assez brave pour risquer vingt fois la mort, et assez heureux pour revenir me dire quelles sont les troupes qui campent là-bas, derrière ces arbres, je te donne la croix et te fais officier.

Anselme le Galoubet, Anselme le trompette, fait le salut militaire et se jette à l'eau.

L'empereur le suit des yeux aussi longtemps que le nageur est dans le cercle de lumière décrit par les torches et projeté par les feux allumés à l'entour de Studianka.

Et derrière l'empereur, un officier le suit aussi du regard et murmure à mi-voix :

— Vainement ai-je essayé de te faire tuer depuis six mois ; mais je crois que le hasard va faire ma besogne.

Et, sur les lèvres minces et pâles de cet officier glisse un mauvais sourire, et le lieutenant Marcelin, c'est bien lui, souhaite que l'intrépide nageur soit emporté par le courant ou écrasé entre deux glaçons.

Car Marcelin, le fils de l'ancien intendant de Bertraut, le lieutenant Marcelin qui aimait la Myonnette et que la Myonnette exécrait, a fait, lui aussi, la campagne de Russie, et il a été assez habile, en quittant la France, pour faire incorporer dans son escadron Anselme le Galoubet. Le ménétrier du village devenu trompette est toujours allé le premier à l'ennemi. Chaque fois le cœur du haineux Marcelin a battu d'un odieux espoir ; mais Anselme a passé au travers de la pluie de feu et est toujours revenu sain et sauf.

Anselme songeait à la Myonnette, et le souvenir de sa promise a été son talisman.

Marcelin, lui aussi, a marché vingt fois à ennemi, et les balles l'ont épargné ; mais tandis que ses camarades sont devenus capitaines, chefs d'escadron, colonels, pendant la campagne, il est resté lieutenant, il sera lieutenant toute sa vie peut-être, et si vous voulez savoir pourquoi, quittons un moment l'empereur et son état-major, et pénétrons dans le bivouac des chasseurs.

Le froid et l'ennemi ont décimé le bel escadron. Les uniformes sont en lambeaux ; les chevaux exténués grattent le sol glacé de leurs

sabots, pour découvrir un brin d'herbe.

On sait déjà parmi les chasseurs la mission que l'empereur a donnée au trompette Anselme, et chacun dit son opinion.

— Il arrivera de l'autre côté, dit un vieux capitaine qui a vu le trompette à l'œuvre.

— Ce n'est pas probable, répond un soldat, le fleuve est large, le courant rapide.

— C'est un rude nageur, dit un maréchal-des-logis.

— Est-ce qu'il est d'un port de mer ? demande un autre officier.

— Non, c'est un Bourguignon, répond le maréchal-des-logis.

— Et les Bourguignons sont de rudes soldats, ajoute le vieux capitaine.

— Oh ! pas tous, ricane un soldat.

Le capitaine sourit.

— Est-ce que le lieutenant Marcelin est Bourguignon ? dit-il.

— Oui, mon capitaine.

— Et du même pays que le trompette Anselme ? Eh bien ! dit encore le capitaine en tortillant d'un air dédaigneux sa moustache grise, ce pays-là est comme de certains arbres mal greffés qui portent à la fois des pommes à cidre et des poires de bon-chrétien. Anselme est la poire de bon chrétien…

— Et le lieutenant est un lâche ! murmurent tout bas les soldats.

— Les jours de bataille, il est toujours en arrière de l'escadron, dit un brigadier.

— Moi, ajoute un chasseur, je l'ai vu s'abriter derrière un arbre à Krasnoë.

— Taisez-vous, les enfants ! dit le capitaine, et prenez patience. Je le ferai f… en non-activité, si jamais nous revoyons la France.

Et tous ces hommes qui s'entretiennent de la lâcheté du lieutenant Marcelin sont tournés vers le feu de leur bivouac et n'ont pas vu le haineux officier, immobile, à dix pas, le nez dans son manteau, faisant des vœux pour l'anéantissement de l'armée française, de cette armée parmi laquelle il est généralement méprisé. Il y a longtemps déjà que le trompette Anselme s'est jeté dans le fleuve et longtemps qu'il a disparu dans l'obscurité.

Est-il mort ? le courant l'a-t-il entraîné ?

Une cruelle anxiété règne sur la rive gauche, et l’empereur continue à se promener à grands pas, ne dissimulait pas tout à fait son impatience.

— Si Corbineau est sur l’autre rive, dit-il parfois en se tournant vers ses officiers, je réponds du dernier soldat de mon armée.

Tout à coup un son a traversé l’espace, dominant le travail des pontonniers et le bruit confus de l’armée tout entière qui attend son salut de l’achèvement de ce pont de chevalets.

C’est une note éclatante qui vient vibrer à l’oreille de Napoléon.

C’est Anselme qui a emporté sa trompette et qui, debout sans doute sur la rive opposée, annonce qu’il a franchi le fleuve.

Alors des hourras de joie et des applaudissements éclatent autour de l’empereur.

Mais l’empereur a toujours le front chargé de nuages.

L’empereur se demande si les feux qui brillent à l’horizon sont ceux de Wittgenstein et de l’armée russe, ou ceux de la division Corbineau.

La fanfare du chasseur s’est éteinte. Sans doute, aussitôt après avoir annoncé qu’il était vivant, marche-t-il à la découverte.

Une heure s’écoule, heure d’angoisse s’il en fut !

Mais la trompette se fait entendre de nouveau, et, chose bizarre, les notes sont si éclatantes qu’elles semblent partir du milieu du fleuve.

Anselme *sonne à l’ennemi.* Il s’est établi un moment sur un glaçon comme un phoque des mers boréales, et il annonce à l’empereur que les feux aperçus dans le lointain sont ceux de l’armée russe.

Et cependant le front de Napoléon s’est déridé. La certitude du danger rassure le grand capitaine que l’incertitude rendait soucieux. Son génie avisera.

Un cri d’enthousiasme s’élève, et tous ceux qui bordent la rive gauche, pontonniers, fantassins, cavaliers, battent tout à coup des mains.

Anselme vient de reparaître en deçà de la ligne de lumière projetée par le bivouac français ; on l’a vu sur son glaçon ; puis on l’a revu nageant et poussant quelque chose devant lui.

Ce quelque chose, c’est un homme qui nage pareillement.

C’est un soldat russe que l’intrépide trompette a surpris,

sentinelle avancée, sur la rive droite, sur lequel il a rampé comme un reptile, devant qui il s'était dressé menaçant, son sabre à la main, et à qui, en un clin d'œil, il a arraché son fusil.

Tout cela a été si prompt que le malheureux cosaque a cru avoir affaire à un être surnaturel.

Anselme ne sait pas le russe, le cosaque ne sait pas le français, et cependant tous deux se sont compris.

— Si tu ne marches pas devant moi, a dit le trompette en couchant le cosaque en joue, je te tue !

Et le cosaque a marché ; puis, toujours sous cette menace de mort, il est entré dans l'eau.

Anselme nage d'une main ; de l'autre il tient le fusil au-dessus de sa tête, pour en protéger la batterie. Au milieu du fleuve, il a rencontré un glaçon, il est monté dessus pour sonner à l'ennemi.

Maintenant le voilà dans l'eau de nouveau, poussant toujours son prisonnier devant lui.

Et dix minutes après, le cosaque et le trompette ont touché la berge, et Napoléon dit au trompette :

— Lieutenant Anselme, je vous fais chevalier de ma Légion d'honneur.

Le cosaque prisonnier sera fusillé s'il ne donne de longs et minutieux détails sur la position, le nombre et les forces de l'ennemi.

Le cosaque veut vivre, il parlera.

Interrogé par un interprète, il répond que le maréchal Wittgenstein, campé sur la rive droite, suppose que les feux allumés sur la rive gauche sont ceux d'une division isolée, et que le gros de l'armée française va tenter de passer la Bérésina au-dessous de Borisow ; que dès l'aube il se portera sur ce point, et qu'enfin la division Corbineau campe à deux lieues plus loin, en remontant le fleuve.

— Corbineau, comme Wittgenstein, est persuadé sans doute que nous tâcherons de rétablir le pont de Borisow, pense l'empereur.

Il faut que Corbineau soit prévenu. Quel messager autre que le trompette Anselme lui enverrait-on ?

Le nouveau lieutenant est prêt à repartir.

Mais lorsque une fois encore il aura atteint l'autre rive, aura-t-il le temps d'arriver jusqu'aux retranchements du général Corbineau

avant huit heures du matin ?

Les pontonniers ont travaillé sans relâche, mais au point du jour le pont ne sera pas fini, Wittgenstein, s'il n'est occupé ailleurs, ouvrira le feu sur les travaux.

— Sire, dit Anselme, on dit que je suis le meilleur nageur de mon escadron, on se trompe, j'en connais un meilleur que moi.

— Qui donc ? demanda Napoléon.

— Mon cheval, sire.

— Peut-il porter deux hommes ?

— Oui, sire, j'en réponds.

Soudain un officier se précipite aux genoux de l'empereur.

— Sire, dit-il, je supplie Votre Majesté de me permettre de suivre le lieutenant Anselme.

Un murmure d'étonnement s'élève autour de Napoléon, car, dans l'officier qui réclame cette mission périlleuse, on a reconnut le lieutenant Marcelin, le couard et le poltron.

— Sire, dit Marcelin, je suis haï de mes camarades et on m'a calomnié. Votre Majesté me refusera-t-elle de me réhabiliter ?

— Allez ! dit sèchement l'empereur.

Anselme est déjà à cheval, et Napoléon écrit trois lignes au crayon sur une feuille de son carnet.

Le message est enfermé dans la sabretache du nouveau lieutenant.

Anselme a gardé sa trompette, Marcelin lui saute en croupe, et le cheval, qui porte deux hommes, entre bravement dans le fleuve.

C'est pourtant une humble monture que le cheval du trompette.

Il a l'encolure épaisse et courte, la crinière abondante, le jarret épais et la tête grosse. C'est un pauvre cheval de Tarbes qui n'a pas d'aïeux et n'a jamais eu l'honneur de porter un officier. Mais il a brouté l'herbe de France, il est de la race des soldats obscurs qui sont d'autant plus héroïques que les dignités et les honneurs ne seront jamais pour eux. Combattre est leur devoir, mourir leur récompense, c'est assez ! Et le cheval du trompette, l'humble cheval blanc, qui n'aura jamais une chabraque galonnée, nage pourtant avec vaillance et comme s'il était l'étalon numide qui porte, les jours de bataille, César au front de ses légions.

L’homme à la nage a mis vingt minutes pour franchir le fleuve.

Le cheval va plus vite encore.

Aux indécises clartés de la prime aube, l’armée, attentive, le voit enfoncer ses sabots sur la berge, et, une fois encore, Anselme embouche sa trompette.

— Ce cheval et ces deux hommes sont le salut de mon armée ! murmura Napoléon.

Éblé encourage toujours ses pontonniers ; l’œuvre avance.

Dans une heure, la cavalerie de Corbineau viendra partager les derniers travaux et repoussera Wittgenstein.

§

Et cependant le cheval blanc galope avec sa double charge, il galope dans les hautes herbes pour tromper la surveillance des sentinelles ennemies ; il atteint une forêt dont le sol est couvert de neige, et il s’élance à travers les taillis et les broussailles comme un cheval de chasse.

Alors, Anselme se tourne à demi sur sa selle et dit à Marcelin, qui le tient embrassé :

— Nous arriverons sains et saufs peut-être, mais enfin nous pouvons tomber dans quelque embuscade, et il faut tout prévoir.

— Que devons-nous faire ? demande le lieutenant Marcelin.

Anselme a arrêté son cheval à la lisière de la forêt.

— Regarde ! dit-il.

— A gauche, à l’ouest, brûlent encore les feux de Wittgenstein.

A droite, dans l’éloignement, comme une ligne bleuâtre bornant l’horizon, on aperçoit les bivouacs de Corbineau.

La plaine est couverte de neige, et la couche en est épaisse.

— Nous ne pourrons plus galoper, dit Anselme, et un homme à pied marchera plus vite qu’un cheval. Il faut nous séparer.

— Pourquoi ? demande Marcelin.

— Mais parce que, en nous séparant, nous avons deux chances de plus d’arriver jusqu’au général Corbineau.

— C’est juste, répond Marcelin.

— J’ai encore mon uniforme de soldat, et tu as ton épaulette

d'officier. On croit un officier sur parole. Je garde le message écrit.

— Soit, dit Marcelin. Et le cheval ?

— Nous allons l'attacher ici, à un arbre, et le bon Dieu voudra peut-être que nous le retrouvions.

— Maintenant, dit Anselme, avant de nous séparer, peut-être pour toujours, veux-tu me faire une promesse.

— Parle.

— Si tu revois seul le pays, tu iras trouver la Myonnette… Elle doit avoir un enfant, maintenant…

A ces mots, Marcelin pâlit.

— Ah ! dit-il, elle a un enfant ?…

— Je le crois.

— Et tu en es… le père ?

— Oui, dit Anselme, et c'est pour cela que je ne voulais pas partir.

Et le trompette, du revers de sa manche, essuya une grosse larme qui venait de couler sur sa joue.

Au moment où les deux compatriotes échangeaient ces mots, les premières clartés de l'aube empourpraient l'horizon.

L'heure, le lieu, le paysage qui les environnait, avaient quelque chose de solennel.

Devant eux, à perte de vue, une plaine de neige ; au-dessus de leur tête des nuages gris et tourmentés ; à gauche l'ennemi, à droite mille périls, et bien loin, là-bas, à travers l'espace, au delà des collines lointaines, par delà plaines et monts, à plusieurs centaines de lieues, mirage toujours fuyant, rêve toujours perdu dans la brume du souvenir, le *pays,* c'est-à-dire la vallée verte où se déroule le ruban argenté de l'Yonne, et la ferme plantureuse de Crisenon où la Myonnette pleure sans doute, en attendant celui qui déjà est son époux devant Dieu.

Et comme Anselme essuyait une larme, le haineux Marcelin lui dit :

Tu aimes donc bien la Myonnette ?

— Si je l'aime ! ah ! fit le pauvre Galoubet, je me repends bien, je t'assure, quand je pense à elle, de risquer comme ça ma vie. Mais c'est plus fort que moi… je ne voulais pas être soldat… A présent qu'on m'a pris, allons !

— De quoi te plains-tu ? fit Marcelin avec amertume.

— Oh ! je ne me plains pas.

— Je sers depuis six ans, poursuivit Marcelin, et je suis toujours lieutenant, et cependant j'ai été à l'école…

— C'est vrai, dit naïvement le Galoubet.

— Et j'étais quasiment un monsieur…

— C'est encore vrai.

— Et toi qui étais valet de charrue il y a six mois et simple soldat hier, te voilà soldat et décoré.

— Ah ! fit le Galoubet, toujours naïf, si tu crois que je ne l'ai pas gagné…

— Pardi ! le beau mérite d'être bon nageur !

Anselme regarda Marcelin avec tristesse.

— Ce n'est pas le moment de parler de tout cela, dit-il. Nous serons peut-être morts tous deux dans une heure.

— Tout est possible, ricana Marcelin dont la voix sifflait comme une vipère.

— Et puisque nous sommes du même pays, et qu'il faut espérer que l'un ou l'autre de nous le reverra, il vaut mieux en parler en reprenant haleine.

— Tu as raison, dit Marcelin, qui tendit la main à Anselme.

Celui-ci continua :

— Maintenant que je t'ai dit pourquoi dans le temps je ne voulais pas être soldat, laisse moi te faire une prière.

— Parle.

— Si tu revois la Myonnette et que je sois mort, prends soin de mon enfant.

— Je te le promets, dit Marcelin.

— Moi, poursuivit le Galoubet, je te jure bien que si je retourne à Pré-Gilbert sans toi, je prendrai soin de ton vieux père comme s'il était le mien.

— Allons ! camarade, dit Marcelin, ne nous attendrissons pas davantage, et en route !

— Tu as raison, répondit Anselme, qui se retrouva soldat et redressa la tête.

Il déroula le licol que le cheval avait autour du cou et s'enfonça dans le bois, de façon que l'animal ne fût pas aperçu par les Russes.

Puis, après avoir passé la bride dans le pommeau de la selle, afin que le cheval ne pût mettre le pied dessus, il attacha l'animal à un arbre.

Ensuite il l'embrassa sur le cou, en lui disant :

— Va, mon pauvre vieux, nous nous aimions trop pour être séparés pour toujours. J'ai idée que nous nous reverrons.

Et il eut une larme d'attendrissement pour le cheval, comme il en avait eu une tout à l'heure en songeant à la Myonnette.

Alors il rejoignit Marcelin.

Marcelin s'était assis sur un monceau de neige accumulée par le vent.

Marcelin songeait :

— Il y a des hommes qui sont vraiment bien heureux. Voilà un misérable valet de charrue qui vient, en deux heures, d'être fait mon égal, et qui, certainement, sera mon supérieur avant six mois. En outre, il aime et il est aimé de la femme que je veux épouser… Ah ! c'est trop de bonheur.

Et comme Anselme le rejoignait, Marcelin fit jouer les batteries d'un pistolet qu'il avait à sa ceinture.

— En route ! répéta Anselme.

Une dernière fois, il tendit la main au lieutenant. Celui-ci examinait toujours son pistolet.

— Tu as donc pu le tenir hors de l'eau ? dit-il.

— Oui.

— Et les batteries ne sont pas mouillées ?

— Fort heureusement.

— Tant mieux ! cela peut servir… Les cosaques ne sont pas loin… Allons ! au revoir… ou adieu, Marcelin…

Et le trompette fit un pas en avant.

Mais, en ce moment, le lieutenant Marcelin leva le bras, coucha son œil sur le canon de son pistolet, un éclair se fit.

Un éclat de rire satanique, un cri de douleur et une détonation retentirent à la fois.

Atteint par la balle du lieutenant Marcelin, Anselme était tombé la face contre terre.

— Tu n'épouseras jamais la Myonnette ! lui cria Marcelin.

Anselme se souleva à demi :

— Assassin ! dit-il.

Puis il retomba et ferma les yeux.

Alors Marcelin lui prit sa sabretache, dans laquelle était le billet de l'empereur au général Corbineau.

Puis il rentra dans le bois, détacha le cheval, qui se mit à hennir, et sauta dessus.

Le cheval voulut reprendre le galop ; mais comme il sortait du bois, l'intelligent et courageux animal aperçut son maître étendu sur la neige, et l'odeur du sang vint effaroucher ses naseaux !

Anselme n'était pas mort ; Anselme se débattait dans les convulsions de l'agonie.

Alors commença entre le cheval et le cavalier une lutte acharnée, un combat à mort.

Le cheval se cabra, volta, fit le saut de mouton et essaya de désarçonner Marcelin.

Mais Marcelin était bon cavalier, et il laboura les flancs du cheval à coups d'éperon et finit par le réduire momentanément.

— Il faudra bien que tu me portes jusqu'au camp des Russes ! murmurait le lieutenant.

Le cheval se défendait toujours, mais il marchait.

Le lieutenant se disait :

— Ah ! on me méprise dans l'armée française !… Ah ! ils ont dit que j'étais un lâche ! Eh bien ! je vais régler mes comptes avec eux… L'empereur de toutes les Russies va me faire colonel ; car ce que je porte dans ma sabretache vaut bien un régiment… Et si Napoléon et les débris de son armée périssent dans la Bérésina, les Russes iront en France… et j'aurai la Myonnette alors…

Les flancs du cheval saignaient comme le cou d'un mouton qu'on égorge ; mais Marcelin était vissé sur sa selle, et il fallait bien que le cheval marchât. Le bouquet d'arbres derrière lequel il avait laissé Anselme baignant dans son sang s'effaçait à l'horizon, et les lignes des Russes apparaissaient distinctement.

Le cheval continuait à se défendre, mais il avançait.

Enfin, le lieutenant arriva à un demi-mille des lignes retranchées de Wittgenstein.

Les troupes russes opéraient une manœuvre.

Marcelin entendit les tambours qui battaient aux champs, il vit déployer le drapeau noir et jaune surmonté d'un aigle à deux têtes ; aux rayons du soleil levant qui glissait sur le flanc noir des nuages, et au travers des flocons de neige qui recommençaient à tomber, il vit reluire les baïonnettes et les casques et s'agiter les bataillons, et les cosaques monter à cheval.

Marcelin avançait toujours, labourant les flancs du malheureux cheval.

Quand il ne fut plus qu'à cent pas, comme une bande de cosaques venait à sa rencontre, il tira son sabre et mit son mouchoir blanc au bout.

Puis il l'agita au-dessus de sa tête.

Mais en se livrant à cette opération, il se relâcha l'espace d'une seconde envers le cheval, et le cheval, d'un vigoureux coup de reins, finit par le désarçonner et l'envoya rouler dans la neige.

Lorsque les cosaques arrivèrent, ils trouvèrent Marcelin qui se relevait tout meurtri, et virent le cheval qui s'enfuyait au triple galop. Parmi les cosaques, il y en avait un qui parlait français.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Marcelin.

— Vous le voyez à mon uniforme, je suis Français.

— D'où venez-vous ?

— De la Bérésina.

— Où allez-vous ?

— Je veux parler au maréchal Wittgenstein.

Le cosaque en référa à un officier ; l'officier fit subir un second interrogatoire à Marcelin. Mais le traître avait l'audace de son infamie ; il prétendit être porteur d'une lettre de Napoléon au maréchal, et il insista tellement, qu'il fut conduit dans la tente du généralissime russe.

Ce dernier venait d'ordonner la levée du camp, et, trompé par les rapports qui lui avaient été faits pendant la nuit, persuadé que Napoléon n'avait incendié le village de Studianka que pour lui donner le change, et qu'il comptait toujours essayer de passer la Bérésina au-dessous de Borisow, il allait se porter sur ce point.

Wittgenstein regarda attentivement Marcelin, le jugea d'un coup d'œil et lui dit sèchement :

— Vous n'êtes ni un parlementaire, ni un officier chargé d'une mission.

— Ah ! fit Marcelin.

— Vous êtes un traître ou un espion.

Marcelin ne sourcilla pas.

Wittgenstein poursuivit :

— Je fais fusiller les espions, et je paye les traîtres selon l'importance de leur trahison.

Marcelin eut le courage de répondre :

— J'attendais cette réponse de Votre Excellence.

Le maréchal regardait toujours Marcelin et se disait :

— Les traîtres sont rares dans l'armée française ; cet homme est peut-être une individualité unique et monstrueuse ; pour qu'il vienne à moi, il faut que le secret qu'il a à me vendre soit d'une terrible importance.

Et, s'adressant à Marcelin :

— Que voulez-vous de moi ? fit-il.

— Maréchal, répondit Marcelin, si je vous donne la possibilité d'anéantir le reste de l'armée française, que ferez-vous en ma faveur ?

— Faites vos conditions d'argent, dit le maréchal. On payera. La Russie est riche.

— Non, dit Marcelin, ce n'est pas de l'argent que je veux.

Wittgenstein le toisa.

— Ah ! dit-il.

— Je veux des épaulettes, reprit Marcelin.

— Pas dans l'armée russe, je suppose ! dit le maréchal avec un dédain suprême.

— Alors, dit froidement Marcelin, que Votre Excellence me fasse fusiller. Elle ne saura rien.

— Soit, dit Wittgenstein, vous aurez des épaulettes.

— Et si Napoléon tombe, mon grade me sera maintenu dans l'armée française ?

— J'aime autant cela, dit le maréchal avec la rudesse d'un honnête soldat. Les traîtres sont mal à l'aise sous mes ordres.

— Je ne trahis pas, je me venge, dit Marcelin.

— Abrégeons, dit le maréchal. Que voulez-vous ?

— Je veux être colonel.

— Vous le serez. Parlez.

— Votre Excellence, dit Marcelin, se porte sur Borisow ?

— Oui.

— Parce qu'elle croit que l'armée française tentera de rétablir le pont que les Russes ont détruit.

— N'est-ce donc point la vérité ? fit le maréchal avec étonnement.

— Non, maréchal.

— Où est donc Napoléon ?

— A Studianka… là… en face de nous.

— Mais il n'y a pas de pont à Studianka.

— On a passé la nuit à en construire un ; dans quelques heures il sera fini.

Wittgenstein étouffa un cri d'étonnement ; puis il regarda de nouveau Marcelin avec défiance.

— J'ai eu tort de vous appeler traître tout à l'heure, dit-il.

— Ah ! fit Marcelin qui soutint le regard froid et calme du maréchal.

— Oui, dit encore Wittgenstein ; car peut-être est-ce moi que vous trompez en essayant d'arrêter ma marche et en contrariant mon mouvement sur Borisow.

— J'ai dit la vérité à Votre Excellence.

— Ainsi Napoléon est à Studianka ?

— Oui, maréchal.

— La preuve !… il m'en faut la preuve !

Alors Marcelin ouvrit sa sabretache et il en retira le billet de Napoléon, qu'il tendit au maréchal Wittgenstein.

Le maréchal lut :

Napoléon au général Corbineau,

« Bivouac de Studianka, 26 novembre, quatre heures du matin.

« Pont en construction sur la Bérésina. Il peut être détruit par Wittgenstein… Accourez ! »

Le généralissime russe plia ce billet et le mit dans sa poche.

Puis il regarda une dernière fois Marcelin :

— Monsieur, lui dit-il, vous serez colonel, et je tiendrai ma promesse ; mais vous êtes le dernier des misérables, et vous venez de trahir votre souverain, vos compagnons d'armes et vôtre patrie. Aussi n'attendez jamais de moi que l'exécution pure et simple de nos conventions, et ne reparaissez jamais en ma présence.

Et le maréchal monta à cheval et se porta avec tout son corps d'armée sur la rive droite de la Bérésina, en face de Studianka, et fit ouvrir le feu sur les travaux des pontonniers du général Éblé.

§

Cependant le cheval du trompette, après avoir jeté loin de lui son ignoble fardeau, dévore la plaine de neige.

Deux fois il tombe épuisé, et deux fois il se relève et continue sa course.

N'a-t-il pas vu son maître étendu et sans mouvement sur la neige ? L'odeur du sang répandu n'est-elle point arrivée jusqu'à lui ?

Et le cheval galope toujours, galope…

La balle de Marcelin a frappé Anselme entre les deux épaules.

Anselme est tombé, puis il s'est relevé à demi pour maudire son assassin ; puis il est retombé de nouveau.

Et cette fois, ses yeux se sont fermés ; et maintenant le voilà immobile sur la neige durcie qu'il empourpre de son sang.

Anselme est-il déjà mort, et son esprit, dégagé de son enveloppe terrestre, a-t-il franchi l'espace pour regagner le sol de la patrie ?

L'âme du pauvre trompette a-t-elle quitté son corps ? ou bien, vivant encore, rêve-t-il ce dernier rêve de ceux qui, déjà privés de sentiment, se débattent contre la suprême et dernière étreinte de la mort ?

Anselme se retrouve à Crisenon… il est assis au coin de l'âtre, dans la grande salle de la ferme.

Ils y sont tous, car c'est l'heure du souper, les compagnons de son enfance et de sa jeunesse, et le père Aubin, et Amand Juilly, et Suzanne la rieuse, et la mère Marianne, et François le Manchot.

Seule, la Myonnette est absente.

Où donc est-elle ?

Est-elle morte, comme le trompette ?

Le pauvre Galoubet interroge en vain tout le monde ; personne ne veut lui répondre.

Enfin, la Marianne se penche sur lui, et le Galoubet sent deux grosses larmes qui coulent sur son visage.

§

Anselme en était là de son étrange rêve, quand ses yeux se rouvrirent.

Une sensation de chaleur l’avait ranimé.

Et quand ses yeux furent ouverts, ils rencontrèrent deux yeux fixés sur lui, deux gros yeux pleins de larmes.

C’était son cheval qui le regardait.

Son cheval qui l’avait pendant longtemps tourné et retourné avec son sabot, qui lui léchait les mains et le visage.

Son cheval qui se prit à hennir lorsque le pauvre Galoubet rouvrit les yeux.

Et alors, intelligent et fidèle jusqu’au bout, l’animal, voyant que son maître n’est pas mort, semble deviner, avec son merveilleux instinct, qu’il a besoin de prompts secours et que, s’il reste là, étendu sur la neige, le froid l’aura bientôt tué.

Et comme Anselme fait de vains efforts pour se relever, le cheval comprend qu’il ne pourra jamais se remettre en selle, et, désespérant d’emporter son maître sur son dos, il le saisit avec les dents par ses vêtements et reprend sa course.

Marcelin l’avait poussé vers la gauche. Le cheval tourne à droite ; il a compris que Marcelin le menait à l’ennemi ; à l’ennemi, dans le camp duquel il n’y a pas d’exemple peut-être qu’un cheval français ait passé.

Et le cheval galope toujours dans la direction de la division Corbineau, emportant son maître, tantôt évanoui, tantôt rouvrant les yeux.

Évanoui, le trompette se retrouve à Crisenon et cherche des yeux la Myonnette qu’il ne voit pas.

Revenu à lui, il aperçoit dans le lointain cette forêt derrière laquelle se trouve une armée française, et il demande à Dieu de laisser à son cheval la force d’arriver et à lui assez de vie pour parler et pour remplir sa mission.

Le cheval galope toujours.

Mais tout à coup il s’arrête frémissant, dépose un moment son maître à terre et tourne sa tête intelligente en arrière.

Un bruit est venu jusqu’à lui ; c’est le galop de plusieurs chevaux.

Le cheval du trompette a flairé l’ennemi ; ces chevaux qui galopent derrière lui sont des chevaux cosaques.

Et la pauvre bête reprend son fardeau et continue sa course.

La forêt grandit à l'horizon, le cheval approche, et il redouble de vitesse, et il semble qu'il a pressenti qu'il portait avec lui le salut de la France.

Mais les frêles montures que le cosaque élève sur les rives du Don sont rapides comme l'éclair.

Les Russes gagnent du terrain.

D'abord ils n'étaient qu'un point noir perdu sur l'immense plaine blanche ; maintenant on les voit, groupe distinct, voler à la poursuite du cheval fugitif et gagner du terrain à chaque minute.

Le cheval du trompette galope avec furie…

Mais les cosaques vont plus vite encore, et tout à coup une balle siffle…

Et le cheval du trompette tombe pour ne plus se relever, et le malheureux Anselme, que le froid avait de nouveau jeté dans le monde des rêves, revient à lui pour se voir entouré d'une troupe de cosaques, tandis que son pauvre cheval attache sur lui un œil mourant.

Anselme le Galoubet, le lieutenant Anselme, que l'empereur a décoré, est maintenant au pouvoir des Russes.

Reverra-t-il jamais le pays et la ferme de Crisenon, et la Myonnette, et l'enfant qu'il a si souvent entrevu dans ses rêves de soldat, sous la tente ?

Chapitre V

Les cimes blanches du Caucase se dressent à l'horizon, étincelantes sous les rayons du soleil de juin.

Nous sommes toujours en Russie, mais non plus dans ces plaines glacées du Nord, non plus sur les rives de la Bérésina, mais bien au delà de la mer Caspienne, dans la Moscovie méridionale, à quelques lieues du pays de Schamyl et de ses vaillants Circassiens.

La Russie est une nation batailleuse. Alexandre a envoyé au Caucase les régiments qu'il a ramenés de la campagne de France ; car nous sommes en 1825, et il y a déjà treize années que les Français sont sortis de Moscou en flammes.

Une armée russe campe sur les bords de la Kouma.

La Kouma est le filet d'eau du désert ; c'est la rivière bénie qui coule entre les steppes sans fin et les montagnes vertes que la Russie convoite et que Schamyl défend.

Le czarewitz Nicolas a pris le commandement de cette armée, et il a établi son quartier général sur la propriété du colonel Onslow.

Le colonel Onslow est un vieux soldat ; jadis colonel d'un régiment tartare qui a fait la campagne de Moscou, il commandait sous les ordres du maréchal Wittgenstein. Retiré du service, il est venu se fixer sur les bords de la Kouma, où il possédait de vastes terres, et il s'y est retranché dans son château comme dans une forteresse. A la tête de deux ou trois cents paysans, le soldat devenu laboureur a souvent repoussé les Circassiens qui essayaient de franchir la Kouma.

Le czarewitz, qui compte se remettre en route le lendemain, s'enfoncer dans les montagnes et attaquer la forteresse la plus proche des Circassiens, s'est accoudé à une fenêtre qui donne sur les jardins du château.

Il est dix heures du matin, les soldats font la sieste sous les arbres, les chevaux broutent l'herbe des prairies voisines, et le czarewitz rêve peut-être de quelque blanche maîtresse abandonnée dans les salons de Petersburg.

Tout à coup un homme frappe ses regards et l'étonne par sa physionomie tout à fait étrangère.

Cet homme, appuyé sur une bêche, les bras nus, travaille comme

un paysan ; mais ses moustaches noires qu'il porte à la française, son nez aquilin et ses yeux bleus disent qu'il n'a rien de commun avec les races cosaques ou tartares.

Du premier coup d'œil, le czarewitz a reconnu dans le jardinier un Français.

Et, se tournant vers le colonel Onslow :

— Quel est cet homme, monsieur ? lui demande-t-il.

Le colonel éprouve quelque embarras.

— Prince, dit-il enfin, cet homme est un soldat français demeuré prisonnier après le passage de la Bérésina.

— Mais alors il s'est fixé volontairement ici !

— Non, prince, il est toujours prisonnier.

— Vous devez vous tromper, colonel ; il n'y a plus de prisonniers français en Russie. Tous ceux qui s'y trouvent encore y sont restés librement.

— Cependant, prince, j'ai reçu des ordres.

— De qui ?

— Du maréchal Wittgenstein.

— Et ces ordres concernaient cet homme ?

— Oui, prince.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda le czarewitz tout songeur.

— Sire, il a failli sauver l'armée française tout entière au passage de la Bérésina.

— Et c'est pour cela qu'on le retient prisonnier ?

— Hélas ! dit le colonel.

— Monsieur, reprit le grand-duc, ce que vous me dites là est tellement étrange et invraisemblable qu'il me faut des explications.

— Je les donnerai à Votre Altesse, répondit le colonel, si Votre Altesse daigne me promettre…

— Quoi donc ?

— Qu'elle fera justice, enfin.

— Je vous le promets. Parlez !…

Le colonel continua :

Le matin du 27 novembre 1812, le maréchal Wittgenstein, sur la rive droite de la Bérésina, en face du village de Studianka, persuadé que Napoléon essayerait de franchir le fleuve au-dessous de Borisow, allait quitter sa position et se porter vers la Basse-Bérésina, lorsqu'un Français vint l'avertir qu'on construisait un pont de chevalets à Studianka.

Le maréchal fit alors une conversion, se porta vers Studianka, et Votre Altesse sait ce que les Français eurent à en souffrir.

— Comment, interrompit le czarewitz, c'est ce Français que je vois là-bas ?…

— Non pas, prince, répondit le colonel, le traître a joui en paix de sa trahison ; il est rentré en France et il est bien près, je crois, d'être général, s'il ne l'est déjà.

— Mais alors, quel rapport peut-il y avoir entre le mouvement stratégique de Wittgenstein et cet autre Français que vous retenez prisonnier ?

— Votre Altesse va le comprendre. Tandis que les Français construisaient le pont, une division des leurs, demeurée sur la rive droite, pouvait venir à leur aide et nous empêcher, nous, d'attaquer le pont ; c'était la division Corbineau. Napoléon envoya deux hommes qui, montés sur le même cheval, traversèrent la Bérésina, porteurs d'un billet de l'empereur au général Corbineau.

L'un de ces deux hommes, une fois sur l'autre rive, tira sur l'autre un coup de pistolet et crut l'avoir tué ; puis, au lieu de se rendre près de Corbineau, il vint livrer au maréchal Wittgenstein le secret de Napoléon. L'autre, vous le voyez, prince, ajouta le colonel en désignant le jardinier toujours mélancoliquement appuyé sur sa bêche et fixant un regard étonné et curieux sur le czarewitz.

— Comment, c'est cet homme-là ? fit le czarewitz.

— Oui, prince, répondit le colonel. Une bande de cosaques le trouva à demi-mort sur la neige. On le porta aux ambulances et il y passa plusieurs jours dans une situation désespérée.

Plus tard, lorsqu'il fut rétabli, il obtint une audience du maréchal ; mais aux premiers mots qui sortirent de sa bouche, le maréchal lui imposa silence. On ne l'envoya pas en Sibérie comme les autres prisonniers, on me le confia, et, depuis dix ans, j'en réponds sur ma tête ; personne autour de moi, excepté ma fille, ne parle français ; ce malheureux a appris un peu le russe, assez pour les besoins de la vie, pas assez pour soutenir une conversation. Il ignore la chute de Napoléon, et il est persuadé qu'il y a plusieurs centaines de prisonniers

en Russie.

— Mais, monsieur, interrompit encore le czarewitz, pourquoi n'a-t-on pas laissé cet homme se rapatrier ?

— Oh ! pour un motif bien puéril, prince.

— Voyons.

— Si cet homme revoie la France, il accusera l'autre de trahison.

— Eh bien ?

— Évidemment, l'affaire fera grand bruit. Le traître sera déféré à un conseil de guerre.

— Et ce sera justice.

— Oui, certes ; mais le général Wittgenstein n'aura pas eu l'honneur de se porter sur Studianka de son propre mouvement, et il résultera clairement des débats d'un conseil de guerre qui, à coup sûr, aura un retentissement européen, que, s'il n'eût été prévenu, le maréchal commettait une faute grave en se portant sur Borisow et changeait peut-être, par ce simple mouvement, la fortune de la Russie.

Le czarewitz regarda sévèrement le colonel Onslow.

— Et, dit-il, vous vous êtes fait l'instrument de ce déplorable orgueil, monsieur ?

— J'ai obéi aux ordres que je recevais, répondit le colonel, courbant la tête.

— Il faut que justice se fasse, reprit le czarewitz ; il faut que cet homme revoie son pays, qu'il y retrouve sa famille, son grade et la récompense qu'il a méritée.

Le colonel secoua la tête.

— Votre Altesse oublie une chose, dit-il.

— Et quoi donc ? fit le czarewitz.

— C'est que Napoléon ne règne plus ; que le régime bourbonien n'aime pas les soldats de l'Empire, et que ce malheureux non seulement ne sera pas cru sur parole, mais qu'il pourra même se repentir amèrement de ses révélations.

Le czarewitz ne répondit pas au colonel, mais il fit signe au jardinier, qui continuait à le regarder, comme s'il eût pressenti que le prince allait lui rendre la liberté.

Le jardinier accourut.

C'était un homme de trente-trois ans, triste et fier.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? lui dit le czarewitz en français.

Cette langue maternelle, qui résonnait pour la première fois à son oreille depuis treize années, cette formule polie du jeune prince émurent si fort le pauvre prisonnier, que deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux, et qu'il osa prendre la main du czarewitz et la porter à ses lèvres.

— Comment vous nommez-vous ? répéta le prince avec bonté.

— Anselme, répondit le Français.

— Occupiez-vous un grade dans l'armée française ?

— L'empereur m'a fait lieutenant dans la nuit du 26 novembre, répondit Anselme.

— Racontez-moi votre histoire, poursuivit le prince.

Anselme dit alors en peu de mots, mais clairement, nettement, ce qui lui était arrivé lorsqu'il eut franchi la Bérésina en compagnie de Marcelin.

— Mais c'est la preuve de tout cela qui manquera toujours, dit le colonel Onslow.

— Vous vous trompez, répondit le czarewitz.

Et, s'adressant encore à Anselme :

— Voulez-vous revoir votre pays ?

— Ah ! mon prince, dit le pauvre trompette tout en larmes, si je le veux ! J'ai là-bas une femme… un enfant… et, acheva-t-il avec un accent de colère, il faut pour tout bien que le traître soit puni.

— Il le sera, dit le czarewitz.

— Mais comment ? fit le colonel.

— Il le sera, parce que vous, colonel Onslow, vous signerez une attestation de la vérité.

— A ce compte, dit le colonel Onslow, si Votre Altesse veut aller jusqu'au bout, il y a mieux encore…

— Ah ! fit le prince.

— Le maréchal n'est pas homme à avoir détruit le billet de Napoléon au général Corbineau.

— C'est juste, dit le prince. Eh bien ! Wittgenstein le rendra.

— C'est la tête du traître que vous accordez, prince ; car, ajouta

le colonel, il n'y aura pas en France un officier supérieur qui osera refuser de poursuivre, et le roi lui-même, si ennemi qu'il soit de tout souvenir napoléonien, ne pourra s'y opposer.

Le pauvre trompette de la Bérésina écoutait le jeune prince avec ravissement.

— Oh ! dit-il, vous serez un grand empereur, vous aussi, mon prince, car vous aimez le soldat et vous avez le sentiment de la justice.

Le czarewitz prouva qu'il était digne du naïf éloge d'Anselme, le pauvre trompette.

Il envoya un aide de camp à Petersburg, et il prit Anselme pour secrétaire, en attendant le retour de l'officier.

Quinze jours s'écoulèrent. On donna l'assaut au fort circassien, qui fut pris après un combat meurtrier.

Le soldat de Napoléon se battit à la droite du grand-duc Nicolas avec une telle vaillance, que le prince se dit :

— Un homme aussi brave ne saurait mentir. Tout ce qu'il a dit est vrai.

L'aide de camp revint. Il était porteur de ce fameux billet et avait, en outre, toutes les pièces nécessaires pour constater l'identité d'Anselme et faciliter son rapatriement.

— Lieutenant Anselme, dit le czarewitz au trompette en lui remettant un pli cacheté, vous irez à Paris, et vous vous adresserez à l'ambassade russe ; elle prendra votre cause en main, si besoin est, allez, vous êtes libre.

Le trompette baisa une dernière fois la main du czarewitz et partit, emportant une bourse pleine d'or et ces papiers qui devaient assurer la punition du traître.

§

Le Caucase a disparu dans les brumes.

Aux bords enchantés de la Kouma succède la steppe jaune. L'horizon est infini, le ciel d'un blanc sans nuages.

La téléga de poste que le czarewitz a donnée au prisonnier français pour se rendre à Astrakan vole sur le sable au galop de ses trois chevaux garnis de clochettes.

Deux cosaques à cheval escortent le traîneau.

Pendant huit jours, la téléga court à travers la steppe, laissant

tantôt à sa gauche un tombeau kalmouck, modeste pyramide de cet autre désert, tantôt à sa droite une caravane de Turkomans qui s'en vont en Sibérie acheter des fourrures.

Anselme songe à la France, – à la France qui est si loin encore ; – mais la téléga va si vite !

Voici maintenant la mer Caspienne, le lac immense aux eaux dormantes et morbides.

Sur ses bords couverts d'une végétation souffreteuse s'enlèvent des milliers d'oiseaux pécheurs.

A l'entour, des tribus tartares font paître leurs immenses troupeaux de moutons.

La téléga doit s'arrêter ici.

Au traîneau doit succéder le dromadaire, car il y a encore un désert à franchir avant d'apercevoir dans les brumes dorées du couchant les coupoles et les minarets d'Astrakan, la blanche nymphe du Volga.

Le czarewitz a donné assez d'or au prisonnier français pour qu'il puisse payer une escorte.

Cette escorte, il la trouve à la dernière station de poste, misérable hutte qui s'élève au milieu des steppes.

Une famille de Turkomans, suivie de ses nombreux serviteurs, a fait halte en cet endroit.

Les dromadaires sont chargés de pelleteries et d'étoffes précieuses. Le chef de la caravane est un vieillard à barbe blanche, qui a le czar en grande estime, mais qui adore Napoléon. Il fête le prisonnier français comme un prince ; il lui parle de son pays avec enthousiasme, et il refuse tout salaire pour le conduire à Astrakan.

L'honneur de servir de guide à un soldat de Napoléon n'est-il pas la plus précieuse des récompenses ?

La caravane se met en marche. Anselme le Galoubet partage avec le chef de la caravane la croupe d'un dromadaire. La vie du désert recommence.

Le soir, on dresse les tentes, les femmes dansent, les enfants jouent sur le sable, les hommes fument, devisent gravement en buvant de spiritueuses liqueurs qui, parfois, troublent un peu le cerveau du prisonnier.

Un soir, le chef de la caravane annonce à Anselme qu'Astrakan n'est plus qu'à une journée de marche.

Et tandis qu'on s'arrête pour la dernière fois sous la tente, le Français songe à la Myonnette et s'endort après avoir bu à la santé de la France.

Mais quelle liqueur perfide lui a-t-on versée…

Le sommeil d'Anselme est lourd, agité, rempli de cauchemars ; il se prolonge bien après l'aurore, bien après le lever du soleil, et malgré les ardeurs torrides de la journée.

Enfin il ouvre les yeux et regarde autour de lui étonné…

Les tentes ont disparu. Il est couché sur le sable brûlant.

Plus de dromadaires, plus de femmes et d'enfants, plus de voyageurs.

Les Turkomans sont partis, abandonnant le malheureux Anselme, après l'avoir dépouillé de l'or du czarewitz, de ses armes et de sa pelisse fourrée.

Ils ne lui ont laissé qu'une chose, – l'étui de fer-blanc qui renferme ces papiers qui doivent perdre un jour l'infâme Marcelin. Et à la vue de ces papiers, Anselme retrouve ses forces et se dit :

— Il faut pourtant bien que je revoie la France !

Puis il continue sa route.

Il voyageait en traîneau, il ira à pied ; il avait de l'or, il mendiera.

La route est longue et pénible ; mais au terme du voyage est la patrie…

La patrie, c'est-à-dire la verte vallée où Anselme est né, la ferme où sans doute l'attend la Myonnette, et cette enfant qu'il n'a jamais vue, mais qui doit être une belle jeune fille maintenant, et qui lui jettera deux bras blancs autour du cou pour lui faire oublier les douleurs de l'exil.

Anselme marche toujours. Il a traversé la Russie méridionale, il atteint les provinces danubiennes.

Partout un nom lui a servi de talisman : Napoléon.

C'est un soldat de Napoléon et l'on s'incline, et ses pieds ensanglantés retrouvent des chaussures ; on lui donne des vêtements pour remplacer les siens ; et plus d'une femme jeune et belle lui sourit en le servant elle-même, au seuil de sa maison.

Il remonte le cours du Danube, retrouvant de nouvelles forces à mesure que le sol de la France se rapproche de lui.

Voici venir l'Allemagne aux forêts ombreuses, aux mœurs patriarcales, aux villes blanches et coquettes.

Anselme marche, marche toujours.

Enfin, un matin, il s'arrête au sommet d'une chaîne de collines que couronnent de noires forêts de sapins.

A ses pieds se déroule une plaine immense ; au milieu de cette plaine coule un large fleuve, et au-delà de ce fleuve, perdues dans les brumes de l'horizon, percent majestueuses les cimes de hautes montagnes.

Le cœur d'Anselme a battu avec violence.

La plaine, le fleuve et les montagnes lointaines, il les a reconnus.

C'est la plaine du Rhin, c'est le vieux fleuve dans lequel Strasbourg mire son clocher gigantesque.

Les montagnes bleues, c'est la chaîne des Vosges, c'est-à-dire la France !

Encore une journée de marche, et Anselme foulera la terre vénérée de la patrie.

De l'autre côté du Rhin flotte un drapeau.

Les trois couleurs ont disparu, le drapeau est tout blanc ; Anselme essuie une larme, mais qu'importe ? blanc ou tricolore, ce drapeau n'est-il pas celui de la France ?

§

Que demande-t-il, ce mendiant, qui veut forcer la consigne et pénétrer chez le général ?

— On n'entre pas ainsi, lui dit le factionnaire en croisant devant lui la baïonnette.

— Je veux parler au général, répond Anselme, qui vient d'entrer dans une place de guerre et se rend à l'état-major pour y faire constater son identité.

— Mon ami, répond le trompette avec douceur, je suis un soldat comme vous, laissez-moi passer.

— J'ai ma consigne, répond le soldat.

— Au moins, dites-moi le nom du général qui commande ici.

— C'est le baron de Bertraut, répond le soldat.

— Bertraut ! exclama Anselme, c'est un nom de chez nous, ça…

Mais il n'y en a plus… On avait guillotiné le dernier du temps de la révolution.

Et comme Anselme insiste toujours pour voir le général, une jeune fille de quatorze ou quinze ans se montre à une fenêtre.

Elle a jeté les yeux sur les haillons du pauvre exilé, mais sa martiale et franche figure la prévient en sa faveur.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui demande-t-elle.

Anselme lève les yeux sur la jeune fille et tressaille.

— Mon Dieu ! dit-il, comme elle est belle !

Et il répond d'une voix tremblante :

— Je voudrais parler au général.

La jeune fille vient à sa rencontre :

— Le général est mon père, dit-elle : il est sorti ; mais vous paraissez bien fatigué, monsieur…

— Oui, mademoiselle, balbutie Anselme, qui ne peut se lasser de regarder et d'admirer la jeune fille.

— Vous venez de loin ?

— Oh ! de bien loin, mademoiselle ; j'ai été quinze ans prisonnier des Russes.

— Ah ! pauvre homme ! dit l'enfant.

Et elle le prend par la main et le fait entrer dans l'hôtel du général, en lui disant :

— Vous devez avoir besoin de nourriture et de repos. Venez, venez, monsieur…

Et Anselme se laisse conduire, et son cœur bat plus fort encore que la veille, lorsqu'il a découvert la terre de France des hauteurs de la forêt Noire.

La voix de la jeune fille est une musique ; ses traits angéliques éveillent de confus souvenirs dans le cœur du pauvre soldat.

Enfin, elle pousse une porte et dit :

— Mère ! mère ! voilà un pauvre soldat qui revient de Russie et qui est bien las… et qui, sans doute, doit avoir bien faim.

A ces mots, une femme s'est levée et vient à Anselme.

Mais Anselme laisse échapper un cri et sent ses genoux fléchir.

L'exil, les souffrances et le temps avaient rendu le pauvre Galoubet presque méconnaissable pour qui ne l'avait point vu depuis ce jour fatal où les gendarmes l'emmenèrent de la ferme de Crisenon.

Au pays, il était rasé comme les gens de la campagne ; maintenant, il portait toute sa barbe.

Aussi, quand il jeta un cri, quand il chancela, la femme que la jeune fille avait appelée « ma mère » témoigna-t-elle un étonnement mêlé d'effroi.

C'était une femme de trente-trois ou trente-quatre ans, peut-être, aux cheveux blonds et aux yeux bleus ; grande, un peu replète, et dans toute la splendeur de la seconde jeunesse. Sa mise, d'une simplicité pleine de distinction, ses mains blanches et soignées, l'enfant qui l'avait appelée « ma mère, » tout cela réuni devait pourtant dire éloquemment à Anselme, le pauvre Galoubet, qu'il était le jouet d'une méprise ou d'une vague ressemblance.

Et cependant il s'assit pour ne pas tomber, et, regardant toujours cette femme, il balbutia :

— Oh ! pardonnez-moi !… pardonnez-moi.

— Ah ! le pauvre homme ! s'écria la charmante jeune fille, il tombe peut-être d'inanition.

Et elle se précipita au dehors pour donner des ordres et faire apporter des aliments au voyageur.

Celui-ci continuait à regarder la mère et murmurait :

— Non, non ! c'est impossible.

Elle vint à lui et lui dit :

— Ma fille a raison, sans doute, monsieur ; vous êtes bien las, et peut-être que le besoin…

— C'est sa voix ! c'est bien sa voix !… s'écria le Galoubet.

La mère de la jeune fille regardait toujours Anselme avec une curiosité étonnée.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-elle encore.

Anselme répétait entre ses dents :

— Oh ! c'est impossible ; il n'y a pas deux femmes qui puissent se ressembler ainsi d'une manière si parfaite.

Elle reprit avec calme :

— Vous trouvez donc que je ressemble à quelqu'un ?

— Oui… oh ! oui… fit-il.

Et il était si faible et si tremblant, qu'il n'eut pas la force de se relever.

— En vérité ! dit-elle.

— Oui !… oh ! oui !… répéta-t-il.

La femme du général, car c'était bien chez la femme du général baron de Bertraut qu'il se trouvait, continuait à regarder cet homme au visage hâlé, aux traits amaigris, à la barbe inculte et couvert de haillons.

— Et à qui donc puis-je ressembler ? dit-elle.

— A une femme que j'ai aimée…

— Et qui est morte sans doute, fit-elle avec douceur.

— Non… je ne sais pas… Ah ! c'est bien son visage, son regard, sa voix…

— Et cette femme ?

— On l'appelait la Myonnette ! acheva le Galoubet.

Madame de Bertraut demeura impassible.

— C'est un nom de paysanne, dit-elle.

Anselme prit sa tête à deux mains.

— Je crois que je deviens fou, murmura-t-il.

Puis il tomba aux genoux de la femme du général et lui dit :

— Oh ! certainement… je me trompais… il ne peut rien y avoir de commun entre une grande dame comme vous et une pauvre paysanne comme la Myonnette… Pardonnez-moi !… pardonnez-moi !…

La femme du général était fort pâle ; mais elle continua avec calme :

— Et il y a bien longtemps que vous n'avez revu cette femme, sans doute ?

— Treize ans ! répondit-il.

— Alors, fit-elle, il n'est pas étonnant peut-être que vous preniez une ressemblance vague pour une ressemblance parfaite. Les souvenirs de treize ans sont confus, monsieur.

Anselme mit la main sur son cœur.

— Oh ! non, dit-il ; ils sont là, vivants et nets, comme le jour où les gendarmes vinrent me chercher.

La baronne ne sourcilla pas.

— Pauvre Myonnette, poursuivit le Galoubet, qui continuait à attacher sur la femme du général un regard ardent, elle est peut-être morte de douleur, quand on lui aura dit que j'étais mort moi-même… car j'ai passé pour mort, madame !…

— Ah ! fit-elle.

Il frappa sur l'étui de fer-blanc qu'il portait suspendu au cou.

— Mais j'ai là mes papiers, dit-il. Le grand-duc m'a donné toutes les preuves.

— Pour constater votre identité, sans doute ?

— Oui, et pour faire punir le traître…

La baronne tressaillit encore, mais si imperceptiblement, que le pauvre soldat, tout entier à la chaleur de son récit, ne s'en aperçut pas.

— Oui, dit-il, si je suis tombé au pouvoir des Russes, c'est que j'ai été trahi, assassiné, par un misérable…

— Ah ! dit la baronne, qui se prit à l'écouter attentivement.

— Un misérable qui a fait bien du mal à l'armée française…

— Un Russe, sans doute ?

— Non… un Français…

— Comment le nommait-on ?

— Marcelin, dit le soldat.

Madame de Bertraut eut vers les tempes une petite contraction nerveuse, mais comme en ce moment sa fille entra, le Galoubet n'y prit pas garde.

La jeune fille portait elle-même un plateau sur lequel il y avait un bouillon, un morceau de viande froide et une bouteille de vin. Anselme cessa de regarder la mère et se mit à contempler naïvement la jeune fille.

C'était une créature presque idéale, tant elle était belle. Avait-

elle vingt ans ou quatorze ? Les plus exercés n'eussent pu le dire, car si son front rougissant et ses joues couvertes d'un duvet semblable à celui d'une pêche en plein vent disaient qu'elle était très-jeune, sa taille élancée et flexible, ses mains blanches et mignonnes et ses beaux cheveux noirs accusaient une coquetterie naïve que l'enfance n'a pas encore.

Elle posa le plateau sur un guéridon et vint placer le guéridon devant le pauvre soldat.

Et si la surprise avait motivé le premier cri d'Anselme quand il avait vu madame de Bertraut, néanmoins la jeune fille ne s'était trompée qu'à demi lorsqu'elle avait dit qu'il mourait peut-être d'inanition.

En effet, Anselme avait fait une longue route, et il n'avait pas mangé depuis la veille.

Aussi, malgré lui, se jeta-t-il avec une voracité presque bestiale sur ce repas improvisé.

Et la jeune fille se plaça auprès de lui et se mit à le servir, affectueuse, coquette, respectueuse, et lui disant, dès qu'il eut apaisé sa première faim :

— Ah ! monsieur, pour que vous reveniez de si loin et au bout de si longtemps, il faut que vous ayez été bien malheureux !

— Oui, mademoiselle, répondit Anselme, qui la contemplait avec extase et comme si une fibre mystérieuse eût tout à coup vibré au fond de son cœur meurtri.

— Vous étiez officier peut-être, reprit-elle.

— Je l'ai été l'espace de quelques heures… c'est l'empereur lui-même qui m'a nommé.

— Ah ! l'empereur ! fit-elle avec un naïf enthousiasme… papa et maman ont beau ne pas l'aimer… je l'adore, moi… et je le trouve grand comme le monde.

A ces paroles de l'enfant, le soldat de Napoléon se sentit si fort ému qu'il lui prit vivement la main, la porta à ses lèvres et y laissa tomber une larme.

— Rose, dit sévèrement madame de Bertraut, vous êtes une petite folle, et vous savez très-bien que votre père, le général baron de Bertraut, vous a défendu de parler de Bonaparte.

Rose fit une petite moue pleine de mutinerie :

— Je l'aime, moi, dit-elle ; et je ne crois pas à tout ce que vous

dites… papa et toi… et je suis persuadée qu'il reviendra… car il est impossible qu'il soit mort… Les hommes comme lui sont immortels… n'est-ce pas, monsieur ?…

Pâle, agitée de tressaillements nerveux, madame de Bertraut était au supplice.

Le Galoubet mangeait toujours avec avidité, et ne quittait pas Rose des yeux.

— Ainsi, c'est l'empereur qui vous fit officier ?

— Oui, mademoiselle, pendant cette terrible nuit où l'armée française campa sur les ruines fumantes du village de Studianka.

— Ah ! racontez-moi donc ça, monsieur, reprit Rose en joignant coquettement les mains ; je suis si curieuse de tout ce qu'on a fait alors ! Mais on ne veut rien me dire… et, quand je parle de l'empereur, on me répond Buonaparte… et mon père dit que le plus grand capitaine des temps modernes est le roi Louis XVIII. Quelle bataille a-t-il donc gagnée ?

Malgré ses douleurs, Anselme avait gardé le caractère français et la gaieté bourguignonne.

A cette saillie de la jeune fille, il se mit à rire aux éclats.

— Mademoiselle, dit la baronne, au lieu de vous occuper de toutes sortes de billevesées, vous feriez mieux de songer à monsieur.

— Mais j'y songe, maman, puisque je l'écoute.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit la baronne. Le général votre père est, vous le savez, en tournée d'inspection. Il ne rentrera pas aujourd'hui. Mais, en son absence, il est de notre devoir à toutes deux d'exercer l'hospitalité la plus large envers un soldat français qui revient de l'exil.

— Mais certainement, maman, dit la jeune fille.

— Allez donc lui faire préparer une chambre où il pourra se reposer quelques heures.

— Oui, maman.

La jeune fille se leva, fit quelques pas vers la porte, puis revint :

— Mais, dit-elle, monsieur ne se retirera peut-être pas tout de suite… Pourquoi donc ne me raconterait-il pas ?…

Madame de Bertraut se mordit les lèvres et ne dit mot.

Rose s'assit de nouveau en face d'Anselme !

— Je veux savoir, dit-elle, comment l'armée française a passé la Bérésina.

— En se noyant par moitié, répondit le soldat.

Et alors le Galoubet trouva des accents presque épiques pour dire ce qu'il avait vu.

Il dépeignit à l'enfant enthousiaste cette sinistre nuit passée au bivouac de Studianka et le travail sans relâche des pontonniers, et les ordres donnés par Napoléon, et son double et aventureux voyage à la nage d'une rive à l'autre. Puis enfin son départ avec le traître Marcelin, et l'héroïque dévouement de son cheval essayant de l'arracher aux cosaques…

Puis sa longue captivité au pied du Caucase, et enfin son entrevue avec le czarewitz Nicolas, qui lui avait rendu la liberté.

Et la jeune fille l'avait écouté haletante, anxieuse, pleine d'émotion et d'enthousiasme.

Quand il eut fini, elle s'écria :

— Mais il faut qu'on vous rende votre grade !

— Je ne sais ce qu'on fera pour moi, répondit Anselme en hochant la tête ; mais dans toutes les villes d'Allemagne où j'ai passé et où l'on parle français, on m'a dit qu'on était fort dur, maintenant, pour les soldats de Napoléon.

— Oh ! dit Rose, je vous promets, moi, qu'on vous fera justice ; mon père est bon, au fond, et quand je lui parlerai de vous… il faudra bien…

— Votre père est attaché au roi, dit tristement Anselme.

— Qu'est-ce que cela fait ? reprit la pétulante enfant… Il m'aime, mon père, il a coutume de m'écouter bien plus que maman…

Pour adoucir ce reproche, elle passa ses bras au cou de la baronne et lui mit un baiser au front :

— Méchante ! dit-elle, qui gronde toujours sa fille adorée.

Et, s'adressant encore à Anselme :

— Et puis, dit-elle, mon père est un homme juste… Il vous appuiera… vous reprendrez du service…

— Oui, si l'on punit le traître, dit-il.

Par un de ces hasards étranges, Anselme, en racontant le drame de la rive droite de la Bérésina, ce drame terrible dont il avait été le

héros et la victime, avait désigné Marcelin par le mot lieutenant, et n'avait point prononcé son nom.

— Comment ! si on le punira ! dit Rose, mais sans doute, car enfin, qui sait ! sans sa trahison, bien certainement l'empereur aurait battu les Russes, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je le crois, mademoiselle.

— Mais, mon enfant, dit la baronne, qui souffrait mille tortures, allez donc exécuter mes ordres.

— J'y vais, maman, répondit-elle.

Et Rose se leva cette fois, salua le Galoubet d'un petit geste amical et sortit.

Alors Anselme se tourna vers la baronne :

— Ah ! vous êtes bien bonne pour moi, madame, dit-il, si bonne que je vous vais dire une folie encore, une de ces choses comme il n'en peut venir qu'à l'esprit troublé d'un pauvre homme comme moi.

Madame de Bertraut le regarda toujours étonnée.

— Oui, dit-il, figurez-vous que, dans la ferme où j'ai passé mon enfance, il y avait une jeune fille qui était la cousine de la Myonnette, celle à qui vous ressemblez.

— Eh bien ? fit la baronne toujours calme.

— Cette cousine se nommait Suzanne.

— Ah !

— Et tout à l'heure, tant j'ai d'illusions dans la tête…

— Il vous a semblé, sans doute, fit la baronne, dont la voix s'altéra, que ce n'était plus à la Myonnette que je ressemblais.

— Oh ! si, toujours.

— A la Myonnette et à Suzanne en même temps, peut-être, dit encore la baronne.

— Non, pas vous.

— Qui donc, alors ?

— Votre fille.

— Rose ! exclama la baronne.

— Oui, madame.

— Ah ! monsieur, dit madame de Bertraut, qui se leva avec une


dignité froide, vous aviez raison tout à l'heure.

— Madame.

— Vous aviez raison quand vous me disiez que vous aviez le cerveau un peu troublé.

Et, par un geste de dépit à demi machinal, la baronne se prit à froisser ses manches de dentelle.

Ce geste mit son bras droit à découvert l'espace d'une seconde ; mais cette seconde avait suffi. Le Galoubet jeta un nouveau cri.

Mais, cette fois, ce n'était plus le cri du doute.

C'était le cri de la conviction.

D'une conviction absolue, inébranlable !

Il prit le bras de la baronne frémissante, releva sa dentelle et mit à nu une large cicatrice :

— Ah ! s'écria-t-il, tu ne nieras plus que tu es la Myonnette ? cette cicatrice que tu as là, c'est celle d'une coupure que tu te fis au temps des fenaisons, avec le fer d'une faux. Baronne ou non, tu es la Myonnette ?

La baronne jeta un cri étouffé :

— Grâce ! grâce ! dit-elle à mi-voix.

— Et moi qui n'ai affronté la mort que pour toi, murmura le soldat qui passa subitement de la colère à l'émotion… moi qui, quinze années, ai eu ton image dans mon cœur et ton nom sur mes lèvres…

— Anselme… Grâce ! dit-elle, ne criez pas !… n'appelez pas !…

L'amour le reprit, il tomba à genoux :

— O Myonnette, dit-il, si tu savais comme je t'aimais… et tu m'as oublié…

— Non, dit-elle.

— Tu es devenue la femme d'un autre…

— Pardonnez-moi… Je vous ai cru mort.

— Ne sais-tu donc pas que les morts reviennent, quand ils aiment comme je t'aimais !…

— Je vous ai bien pleuré, continua-t-elle.

— Mais tu m'as trahi…

— Oh ! pas ce mot, fit-elle, non, pas ce mot… Je vous aimais

toujours ; mais si vous saviez comme on m'a tourmentée, obsédée… pour que j'épousasse le général.

— Ah ! oui, fit-il avec amertume, un général, ce n'est pas peu de chose, et franchement ce n'est pas le souvenir d'un pauvre paysan, d'un obscur soldat comme moi…

Et comme il élevait encore la voix, elle joignit les mains suppliantes :

— Grâce ! répéta-t-elle, ne me perdez pas, mes gens peuvent venir.

Sur ces mots il se releva, et, superbe, terrible, il la tint clouée sous son regard :

— Et votre enfant, dit-il.

A ce mot elle frissonna et courba la tête.

— Le mien, répéta-t-il, car tu étais enceinte quand je suis parti.

Elle se taisait toujours.

— Mais réponds donc ! fit-il en lui secouant le bras.

— Vous l'avez vue ? dit-elle d'une voix mourante.

— Ma fille ! exclama. Anselme avec une explosion de joie, c'est ma fille !

— Au nom du ciel, plus bas ! fit-elle.

Mais lui, affolé, répéta :

— Ma fille !… ma fille !… cet ange que je viens de voir, cette belle demoiselle est ma fille !

La baronne, saisie d'une peur vertigineuse, tomba à genoux devant cet homme qui perdait la tête.

— Anselme, dit-elle, Anselme, si tu m'as aimée, si tu m'aimes encore…

— Si je t'aime ! fit-il avec une explosion de joie enfantine.

Et il voulut la prendre dans ses bras.

— Écoute-moi, reprit la baronne d'une voix brisée, au nom du ciel, au nom de l'amour que tu as eu pour moi… au nom de notre enfant.

Elle souligna ce dernier mot avec une émotion indicible.

— Eh bien ! dit-il, que veux-tu ?

— Je veux que tu m'écoutes… je veux que nous parlions bas…

— Et puis ?

— Je veux… je veux… Ah ! je ne sais plus… dit-elle.

Et, pleine de terreur et d'angoisse, elle courut à la porte que Rose avait laissée entrouverte, la ferma précipitamment et poussa le verrou.

Puis elle revint vers Anselme.

Celui-ci était calme, il avait réfléchi l'espace d'une seconde, et avait compris que cette femme était dans son droit en le suppliant d'éviter tout esclandre.

— Oui, dit-il, tu as raison… je ne ferai pas de bruit… mais parle… dis-moi… il me faut mon enfant…

— Oui, dit-elle ; mais ne l'as-tu pas vue tout à l'heure ?

— Si… Oh ! elle est belle !

— Et elle a été élevée comme une demoiselle.

— C'est un ange ! dit le Galoubet avec extase.

— Et pourtant, reprit-elle, je ne peux pas lui dire la vérité. Comprends-tu ?

— Oui… oui… dit-il avec la soumission d'un enfant.

Et il jeta un regard piteux sur les haillons qui le couvraient.

Puis, tout à coup, il redressa fièrement la tête :

— Mais je ne serai pas toujours comme ça, dit-il. L'empereur m'a décoré… il faudra bien qu'on me rende mon grade !

— Oui, je l'espère, dit la baronne.

— Et si on ne veut plus de moi, on me fera une pension, car j'y ai droit.

— Sans doute, mon ami.

— Et alors il faudra bien que ma fille me reconnaisse, n'est-ce pas ?

— Oui, dit encore la baronne comme un écho inintelligent.

— Et je vous emmènerai toutes deux, murmura naïvement le Galoubet.

— Ah ! tu es fou ! s'écria-t-elle.

— Fou ! dit-il.

— Oui. As-tu oublié…

— Quoi donc ?

— Que je suis mariée !

Il eut un cri de rage.

— Non ! dit-il, cela n'est pas… cela ne peut être…

Tu es ma femme devant Dieu ; ton enfant est mon enfant…

— Je suis mariée… répéta-t-elle.

— Eh bien ! il y a le divorce ! dit-il ; est-ce que l'on peut refuser de me rendre ma femme et mon enfant ?

— Oui… le divorce est aboli.

— Tonnerre ! exclama le pauvre fou, on le rétablira pour moi… je veux ma femme !…

— Anselme !

— Je veux mon enfant !…

— Mais tais-toi donc, malheureux !

Elle voulut lui mettre une main sur la bouche.

Il la repoussa avec colère.

— Ah ! c'est parce que je ne suis pas général, dit-il, que tu ne veux pas venir avec moi… Eh bien ! je le deviendrai !… qu'on m'envoie à l'ennemi… et ton roi saura ce qu'ils savent faire, les soldats de Napoléon…

— Oh ! mais cet homme est fou ! murmurait la baronne en se tordant les mains de désespoir.

— Fou ! dit-il, fou ! parce que je demande ma femme ?

— Mais tais-toi !

— Parce que je demande mon enfant !

Elle eut peur et voulut fuir.

Mais il se plaça devant la porte et lui barra le passage.

— Je veux ma femme et mon enfant ! répéta-t-il avec la ténacité d'un homme qui commence à perdre la raison.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, prenez pitié de moi !…

Elle courut à une seconde porte et l'ouvrit.

Cette porte donnait dans sa chambre à coucher.

Anselme l’y suivit.

Mais comme il en franchissait le seuil, il s’arrêta muet, stupide, et comme étreint à la gorge par une main de fer invisible.

En face de lui, il y avait un portrait en pied.

Le portrait d’un homme en grand uniforme de général de brigade.

Et dans ce portrait Anselme venait de reconnaître l’ancien lieutenant Marcelin, l’homme qui avait vendu l’armée française au maréchal russe Wittgenstein !

Le temps qui s'écoula alors pendant qu'Anselme considérait ce portrait eut-il la durée d'une heure ou d'une seconde ? C'est ce qu'il est impossible de dire, mais il sembla à la baronne qu'un siècle venait de s'écouler.

Anselme ouvrit enfin la bouche :

— Quel est cet homme ? dit-il.

Elle courba la tête et répondit :

— C'est lui !

— Lui ! lui !! lui !!! fit-il sur trois tons différents.

Elle ne répondit pas.

— Mais, reprit-il, c'est impossible… tu t'appelles madame de Bertraut.

Elle se courba plus bas encore :

— Le roi lui a conféré ce nom en récompense de ses services.

Alors l'ancien trompette eut un rugissement.

— Oh ! cela n'est pas, dit-il, cela ne peut être… Je ne connais pas le roi dont tu parles ; mais il est impossible qu'il récompense les traîtres et les lâches !

— Les lâches ! les traîtres ! répéta la Myonnette comme un écho.

Il s'avança vers elle menaçant, et de nouveau il lui secoua le bras :

— Mais tu n'as donc pas compris ! s'écria-t-il.

— Oui… non… Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Mais l'homme qui nous a trahis !… mais l'homme qui m'a assassiné !…

Elle le regarda haletante.

— C'est lui ! dit-il avec une explosion de haine et de colère.

Elle se prosterna presque devant cet homme rugissant de fureur, comme un coupable devant son juge.

— Et c’est là, reprit-il, l’homme que tu as épousé ! cet homme dont tu avais horreur autrefois !…

L’accent du Galoubet était si navré, qu’il réveilla dans le cœur de la baronne des cordes qui, depuis longtemps, avaient cessé de vibrer.

— Ah ! pardonne-moi, dit-elle, si tu savais…

— Oui, dit-il, je sais ce que tu vas me dire, tu me croyais mort, ton père t’a poussée, on t’a forcée… Que sais-je, moi !

Et le Galoubet frappait du pied et s’était mis à arpenter la chambre à grands pas.

— Non, dit la baronne, ce n’est pas cela.

— Qu’est-ce donc, alors ? fit-il menaçant.

Elle avait fini par s’agenouiller devant lui, et, courbée sous le désespoir et la honte, elle lui fit le récit suivant :

— Quand tu fus parti, Anselme, je fus prise d’un si grand désespoir, que je voulus me jeter dans l’Yonne ; mais ma pauvre mère, qui est morte depuis, m’en empêcha.

Cependant le temps marchait, et l’heure approchait où je ne pourrais plus cacher ma faute. La vue de mon père me faisait trembler.

Enfin, un jour vint où ma taille épaissie me força à tout avouer. Mon père était violent ; il entra en fureur et voulut me tuer.

— Nomme-moi ton séducteur, me dit-il, ou c’est fait de toi !

Lorsque ton nom eut jailli de mes lèvres, sa fureur redoubla.

— Prie Dieu, me dit-il, qu’il revienne pour donner un nom à son enfant ; car s’il ne revient pas, aussi vrai que je n’ai qu’un bras…

Ma pauvre mère arrêta ce bras qu’il levait sur moi et se jeta à genoux.

L’heure fatale arriva ; ma fille vint au monde. Je l’inondai de mes larmes et je continuai à t’attendre.

Qu’étais-tu devenu ? Nul ne le savait.

Enfin, un jour… Oh ! je ne l’oublierai jamais, deux lettres arrivèrent à mon père.

L’une lui annonçait ta mort et disait qu’on avait retrouvé ton cheval sur la neige, et auprès du cheval un cadavre que les loups avaient défiguré et qui ne pouvait être que le tien.

Mon père se répandit en blasphèmes, et je crus que ma dernière

heure était venue.

Mais la lecture de la seconde lettre, dont je ne connus le contenu que plus tard, le calma subitement.

Cette lettre était de Marcelin.

Marcelin écrivait que tu étais mort dans ses bras et qu'il avait reçu ton dernier soupir.

— L'infâme ! murmura le Galoubet.

La baronne continua :

— Marcelin écrivait encore que tu l'avais, pour ainsi dire, chargé de tes dernières volontés ; que tu m'avais recommandée à lui et qu'il t'avait juré de m'épouser et de donner un nom à notre enfant.

Pourquoi mon père me cacha-t-il cette lettre tout d'abord ? je l'ignore ; mais, au lieu de me menacer encore, comme il en avait l'habitude depuis que je lui avais avoué ma faute, il me prit dans ses bras et me dit de bonnes paroles, en ajoutant que le bon Dieu ne laissait jamais les pauvres gens dans la peine.

Un an s'écoula, ma fille venait et poussait comme ces fleurs sauvages qui sont d'autant plus vigoureuses qu'elles paraissent avoir été abandonnées.

Nous avions appris les désastres de la campagne de Russie en même temps que ta mort ; et Marcelin avait écrit que lui-même, après un combat acharné, avait été fait prisonnier par les Russes.

Un soir, au moment où les gens de la ferme se retiraient pour aller se coucher, mon père me fit signe de rester.

— J'ai à te parler, petite, me dit-il.

Je demeurai toute tremblante, et quand nous fûmes seuls, il me dit :

— Faut pourtant que tu te maries, la Myonnette.

Je me mis à fondre en larmes et ne répondis pas.

Mon père poursuivit :

— Le secret de ta faute n'est plus un secret pour personne, et nous avons beau dire que cette petite est une pauvre enfant que nous avons recueillie, tout le monde sait que c'est ta fille. Faut donc lui trouver un père.

— Son père est mort, répondis-je.

— Oui, mais en mourant il a fait son testament.

Et mon père me montra la lettre de Marcelin.

— Non ! m'écriai-je, non ! jamais je n'épouserai cet homme !

— Tu auras tort, car il sera colonel un jour ou l'autre.

— Je le sais ! dis-je encore.

— C'est bien, va te coucher.

Je crus que mon père avait renoncé à son projet, et, en effet, il ne m'en parla plus.

Les événements politiques avaient marché, reprit madame de Bertraut ; 1814 était arrivé, et l'empereur venait d'abdiquer au palais de Fontainebleau. Mais, dans nos campagnes, on ne savait pas au juste ce que cela voulait dire, et quand on nous annonça, un jour, qu'on avait changé la couleur du drapeau et que celui qu'on voyait maintenant à la mairie de Pré-Gilbert était blanc ; qu'à la place de l'empereur il y avait un roi, et que M. de B…, un noble qui revenait de l'émigration, avait été nommé maire à la place du vieux Jean-Louis, mon père s'écria :

— Tout ça ne peut pas durer ! l'empereur reviendra.

Je m'étais remise aux travaux des champs, et je ne rentrais à la ferme que le soir.

Ma petite Rose avait deux ans ; elle courait toute seule à la ferme, tantôt dans la cour, tantôt dans les près.

Quand j'étais absente, c'était la Suzanne qui en prenait soin ; si la Suzanne était aux champs avec moi, une servante s'en chargeait.

Un soir, je revenais plus triste encore que de coutume, et songeant toujours à toi, que je croyais enseveli sous une couche de neige dans ce pays glacé d'où tu arrives.

La Suzanne vint au-devant de moi et me dit :

— Tu ne sais pas… Marcelin est de retour…

Je laissai échapper un cri d'effroi.

La Suzanne reprit :

— Et tu auras beau faire, va, mon oncle a mis dans sa tête que tu l'épouserais.

J'entrai dans la ferme pâle comme une morte.

Marcelin s'y trouvait.

Il était en grand uniforme de chef d'escadron et racontait ses aventures. Fait prisonnier par les Russes, il était demeuré en leur

pouvoir jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Alors, il était allé offrir son épée au roi, qui l'avait fait commandant.

Il vint à moi et me dit :

— Anselme vous aimait bien, allez ! mais il était mon ami, et il m'a chargé de veiller sur vous et votre enfant. Si vous ne voulez pas de moi comme mari, je serai votre frère.

Ce jour-là encore, je refusai la main de Marcelin.

Le lendemain la Suzanne me dit :

— Tu es perdue, ma fille, et il faudra que tu l'épouses…

— Mais, pourquoi ?

— Hier soir, continua la Suzanne, pendant que tu étais couchée, ils sont restés à la cuisine ; moi, j'allais et venais, et ne paraissais pas faire attention à eux.

— Beau-père, disait Marcelin, je vous réserve une surprise pour le jour de mes noces.

— Qu'est-ce donc ? demanda mon oncle.

— Je veux vous faire nommer maire de Pré-Gilbert.

— Ah ! reprit la Suzanne, si tu avais vu la figure épanouie de ton père quand il a entendu ça ! Il n'a plus pleuré l'empereur, va ; il s'est mis à crier : « Vive le roi ! »

— Je ne veux pas épouser Marcelin, répondis-je. Je ne le veux pas, cela ne sera pas.

— Méfie-toi toujours, acheva la Suzanne.

Et nous nous en allâmes aux champs toutes deux.

Au retour, la servante qui gardait ma fille vint à ma rencontre.

— Ah ! notre maîtresse, me dit-elle, si vous saviez…

Elle avait les yeux pleins de larmes et parlait d'une voix entrecoupée.

Je devinai un malheur et m'écriai :

— Ma fille ! où est ma fille ?

— Votre père l'a emmenée.

— Où donc ? où est-il ?

— Il est parti pour Auxerre avec l'officier.

Je me mis à pousser des cris, à fondre en larmes ; je voulais

courir après mon père. La Suzanne me dit :

— Ton père aime trop cette enfant pour lui avoir voulu faire du mal ; il sera allé au marché, car c'est samedi aujourd'hui, et il aura mis l'enfant dans sa voiture.

Jusqu'au soir, j'attendis à demi morte d'angoisse et de frayeur.

Enfin mon père arriva :

— Ma fille ! qu'avez-vous fait de ma fille ? m'écriai-je en courant à lui.

Il était seul, et l'enfant n'était pas dans sa voiture.

— Ma petite ! répondit-il, comme ta fille n'avait pas de père et que tu ne veux pas lui en donner un, comme je ne veux pas de bâtards dans ma famille, je l'ai menée à l'hospice des enfants trouvés.

Je me laissai tomber sur mes genoux, priant et pleurant et redemandant ma fille.

Mon père fut inflexible.

Alors je m'en allai à Auxerre, à pied, en compagnie de la Suzanne, et nous allâmes frapper à la porte de l'hospice. Je redemandai mon enfant à grands cris ; mais on me regarda avec étonnement, et on me prouva, registres en main, qu'aucun enfant de l'âge et du signalement de ma fille n'avait été confié à l'hospice.

— Ah ! me dit alors la Suzanne, je connais mon oncle : tu n'auras jamais ta fille.

La Suzanne avait raison.

Pendant deux mois, je priai, je suppliai vainement.

Mon père me disait :

— Moi seul, je sais où est l'enfant ; épouse Marcelin, et je te le rendrai.

Je finis par céder, acheva madame de Bertraut, en se courbant plus encore devant le trompette.

Celui-ci était comme anéanti ; cependant il secoua sa torpeur et s'écria :

— Mais tu le hais donc toujours, cet homme ?

Elle frissonna de tout son corps à cette question.

— Ah ! dit-elle, ne me demande pas cela, Anselme, ne me le demande pas !

Le trompette fut repris d'un accès de colère.

— Non, dit-il, je veux savoir…

— Que te dirai-je ? reprit-elle. Nous étions mariés depuis huit jours, quand nous partîmes pour Paris.

Marcelin me dit :

— Tu es encore une paysanne, mais tu es belle et distinguée, et je veux que tu sois digne de la position de ton mari.

Il me donna des maîtres de toutes sortes. En moins de deux ans, la Myonnette avait disparu, et la femme du colonel Marcelin, car il était devenu colonel pendant ce temps, pouvait être présentée partout.

Le roi avait pris Marcelin en grande amitié pendant les Cent jours.

Marcelin était allé à Gand et n'en était revenu qu'après Waterloo.

Il acheta Bertraut, ce petit château dont son père à lui avait été intendant, et dont le dernier propriétaire était mort sur l'échafaud révolutionnaire.

Le roi l'a autorisé à changer son nom de Marcelin en celui de Bertraut.

Enfin, il y a deux ans, au retour de la guerre d'Espagne, où il s'est distingué, le roi l'a fait baron, et il a promis de doter sa fille…

— C'est-à-dire que tu ne le hais plus ! s'écria Anselme.

— Eh bien ! balbutia la baronne, je ne sais pas si, comme tu le dis, c'est un traître et un misérable ; mais il a élevé ton enfant, il l'aime comme sa fille, et il a été si bon pour moi que, te croyant mort, je t'avais presque oublié.

— Ainsi, murmura le Galoubet d'une voix rauque, tu l'aimes.

— Non, dit-elle, mais je ne le hais plus.

— C'est-à-dire que tu as cessé de m'aimer ! acheva-t-il avec un éclat de voix qui fit trembler les murs de la chambre.

— Grâce ! grâce ! répétait-elle.

— Eh bien ! s'écria-t-il, reste avec lui… mais je veux mon enfant…

Mais, à ces paroles, madame de Bertraut, courbée jusque-là sous la honte et le remords, se redressa l'œil en feu :

— Ton enfant ? dit-elle, elle n'est plus à toi !

— A qui donc est-elle ?

— A l'homme qui l'a élevée, qui la chérit et qu'elle vénère, à l'homme qui lui a donné toute sa fortune, et lui réserve une dot presque princière…

— De l'argent russe, de l'argent volé ! s'écria Anselme.

— Non, car c'est le roi qui a fait la fortune de mon mari.

Anselme eut un dernier accès de fureur.

— Je le briserai, cet homme ! dit-il.

— Ah ! c'est juste, fit la baronne avec amertume, tu rapportes les preuves de sa trahison.

— Oui, je les ai là.

Et il frappa sur son étui de fer-blanc.

— Tu le feras passer devant un conseil de guerre, continua la baronne avec tristesse.

— Oui, dit encore le Galoubet.

— Et quand tu l'auras fait fusiller, ajouta madame de Bertraut, alors tu pourras réclamer ta femme et ton enfant : seulement, toutes deux seront déshonorées. Moi, je serai la veuve d'un homme livré au supplice.

Anselme fit un pas en arrière et regarda la Myonnette.

Celle-ci ajouta :

— Et quant à ta fille, si tu veux établir qu'elle n'est pas l'enfant de cet homme, il faudra bien que tu dises que c'est une pauvre enfant d'amour… et dans le monde où elle va vivre, crois-le, tous les déshonneurs se valent.

Cette logique terrible de madame de Bertraut écrasa le pauvre Anselme.

Il cacha sa tête dans ses mains, et des larmes brûlantes jaillirent au revers de ses doigts crispés.

Puis, tout à coup, il prit la main de la Myonnette :

— Tu as raison, dit-il, je ne le dénoncerai pas… je m'en irai… tu n'entendras plus parler de moi… adieu ! adieu… sois heureuse !

Puis il la repoussa et il courut vers la porte.

Mais, comme il allait sortir, Rose entra.

Elle était souriante et calme, la chère enfant, et en voyant le

trompette qui avait les yeux pleins de larmes, elle s'arrêta, muette, interdite.

— O mon Dieu ! dit-elle ; mais qu'avez-vous donc ?

Elle regarda sa mère.

Madame de Bertraut était pâle et bouleversée, et ses yeux, encore rouges, disaient aussi qu'elle avait pleuré.

— Excusez-moi, mademoiselle, balbutia Anselme, mais j'ai tant souffert dans mon exil, que je n'ai pas toujours la tête bien solide.

— Mais vous pleurez, monsieur…

— Oui ; madame votre mère me parlait d'un pauvre soldat que nous avons connu… tous les deux…

— Un soldat…

— Oui, dit vivement la baronne… mais il est mort…

— Ah ! fit la pauvre fille.

Et elle continua à les regarder tous deux.

Le trompette lui prit la main et la baisa, puis il lui dit d'une voix entrecoupée :

— Vous avez été bien bonne pour moi, mademoiselle… Le bon Dieu vous en récompensera… Adieu… Je prierai pour vous.

— Comment ! s'écria Rose, vous partez ?

— Oui !… Je suis reposé… Je ne suis plus las… Je peux me remettre en route…

— Mais, monsieur, s'écria la jeune fille, il faut que vous voyiez mon père !

— Ton père est absent, mon enfant, dit la baronne. Il ne reviendra que demain.

— Eh bien ! monsieur l'attendra ?

— Non, non, dit le pauvre Galoubet, c'est inutile, mademoiselle ; d'ailleurs, j'ai réfléchi.

— A quoi ?

— Que je ferais mieux d'aller jusqu'à Paris, au ministère de la guerre, tout droit, c'est plus simple.

— Mais, dit-elle encore, la recommandation de mon père vous ouvrira toutes les portes.

— Mon enfant, balbutia la baronne, tu sais bien que ton père n'aime pas les soldats de Napoléon.

— Il vous aimera, vous… dit la jeune fille.

Et elle lui pressa affectueusement les deux mains.

Le cœur du trompette se fendit :

— Ah ! vous êtes un ange du bon Dieu ! dit-il.

Et il la prit dans ses bras et la baisa sur le front.

Puis il s'arracha à cette étreinte.

— Non, dit-il, je suis un pauvre fou, laissez-moi partir.

Mais alors ce fut la baronne qui le retint.

— Monsieur, lui dit-elle, le général ne reviendra que demain soir… et si vous ne voulez point le voir, ce que j'approuve, du reste, car je n'ai pas les illusions de ma fille, vous ne refuserez pas, du moins, l'hospitalité que nous vous offrons jusqu'à demain matin.

Anselme fut vaincu par ces derniers mots.

Il regarda alternativement cette femme qui avait été jeune, cette enfant qui était son enfant et devait l'ignorer toujours, et bien qu'il fût décidé à son horrible sacrifice, bien qu'en considérant ses haillons, il eût compris qu'il ne pourrait jamais dire à cette belle et élégante jeune fille : « Je suis ton père, » il n'eut pas le courage de partir ce jour-là.

Ce qu'il souffrit de tortures étranges, ce qu'il éprouva de joies délirantes en même temps, durant cette soirée qu'il passa entre ces deux femmes, et qui était pour lui la dernière, nul ne saurait le redire.

Puis, quand il les quitta, quand il gagna cette chambre qu'on lui avait préparée, en lui disant adieu, il se prit à faire un souhait bizarre et cruel :

— Si Dieu était bon, se dit-il, il me ferait mourir dans mon lit. Au moins elles m'enseveliraient.

§

Il était jour à peine lorsque Anselme ouvrit sa fenêtre.

Dieu ne l'avait point exaucé, et la mort n'était pas venue le surprendre dans son sommeil, car il avait dormi, le malheureux, malgré son désespoir. La nature avait eu le dessus sur l'âme, et pendant plusieurs heures il avait été l'objet de mille rêves ; des rêves qui justifiaient le proverbe que le ciel envoie de doux songes à ceux qui sont les plus misérables à l'heure du réveil.

Il avait revu son pays et la ferme de Crisenon, et auprès de lui, Rose, sa chère fille, qui lui souriait et l'appelait « mon père. »

Le réveil l'avait ramené au sentiment de la triste réalité ; il se leva, s'habilla, et se mit un moment à la fenêtre. La fenêtre donnait sur un jardin où commençaient à piauler joyeusement une centaine de moineaux et de merles.

Au delà des murs du jardin on apercevait les plaines et les collines boisées du pays alsacien.

Les laboureurs partaient pour les champs, les troupeaux sortaient en secouant leurs sonnettes, l'*Angélus* tintait au clocher d'une église rustique, perdue sous un massif d'arbres, aux pieds d'un coteau.

Anselme soupira ; puis il fit un violent effort sur lui-même.

— Allons ! murmura-t-il, il faut partir !

Et il sortit sans bruit de sa chambre.

Tout dormait encore dans l'hôtel ; du moins le pauvre trompette le crut.

Il descendit l'escalier en assourdissant ses pas, en retenant son haleine.

— Ah ! pensait-il, si je les revoyais… je n'aurais plus le courage de partir.

Il atteignit la porte qui donnait dans les bureaux du général, qu'il fallait traverser pour sortir de l'hôtel.

Une minute encore, et il serait hors de cette maison, et il aurait dit un éternel adieu à cette femme et à cette enfant qui lui avaient appartenu et qui n'étaient plus à lui…

Mais soudain une apparition se dressa devant lui et le fit reculer.

C'était Rose.

Rose, la belle et naïve enfant qui, la veille, lui avait témoigné tant d'affection ; Rose, sa fille, qu'il ne devait plus revoir…

Rose était triste et solennelle et paraissait avoir vieilli de dix années en une nuit :

Elle jeta ses bras au cou du pauvre soldat, lui mit un ardent baiser sur ses joues, et lui dit :

— Ma mère m'a tout avoué, je sais que vous êtes mon père.

Il chancela sous le coup, comme s'il eût été frappé de la foudre, et il la regarda d'un air hébété.

Mais elle lui dit encore :

— Oui, je sais que vous êtes mon père… Partons !

— Partons… balbutia-t-il… Tu veux partir ?…

— Sans doute, répondit-elle en se suspendant à son cou ; est-ce qu'une fille ne doit pas suivre son père ?

Chapitre VIII

Ils étaient un soir réunis à la ferme, tous les gens de Crisenon, – ceux qui restaient, du moins, car plusieurs étaient morts, et d'autres étaient partis.

Il y avait encore François le Manchot, le maître, et Amand Juilly, et Lauget, et la Suzanne, et les nouveaux que nous n'avons pas connus.

Mais la Marianne était morte, un matin de Toussaint, il y avait trois ans, et le père Aubin, qui taillait les vignes, était mort aussi, et les deux amoureux d'autrefois s'en étaient allés, c'est-à-dire la Myonnette et le Galoubet.

Le Galoubet, tout le monde le croyait mort, mais la Myonnette, chacun savait ce qu'elle était devenue, et on devisait tristement ce soir-là, devant un feu d'automne, car les premières gelées avaient fait tomber la feuille des vignes, et le matin, les prés étaient blancs.

Nous disons tristement, car il y avait bien longtemps qu'on ne riait plus à la ferme de Crisenon.

François le Manchot était bien vieux maintenant, surtout depuis qu'il n'était plus maire de Pré-Gilbert.

La vanité avait été la dernière passion du vieux soldat.

— Ah ! mes pauvres enfants, disait-il ce soir-là, j'aurais bien dû mourir dix années plus tôt, allez !

— Et pourquoi donc ça, notre maître ? demanda le naïf Amand Juilly.

— Parce que je suis quasiment de trop en ce monde. Ma femme est morte… je n'ai plus de fille…

— Comment ? fit Lauget le bouvier, et madame la baronne, nôtre maître, vous la comptez donc pour rien ?

— Cré mâtin ! s'écria Amand Juilly, ce n'est pas le père Ulysse le rebouteux, qui est sorcier, comme chacun sait, qui aurait deviné jamais que Marcelin, qui était quasiment un paysan comme nous, deviendrait un jour général, et que la Myonnette, qui nous aidait à battre en grange, les pieds nus dans ses sabots, s'appellerait madame la baronne.

— Qu’est-ce que cela me fait, si je ne la vois plus ?…

— C’est vrai tout de même, reprit Amand, que la fortune tourne joliment la tête ; et c’est pourtant la vérité, que la Myonnette n’est jamais revenue… depuis qu’elle est mariée.

— Elle me laissera mourir sans me dire adieu, dit tristement François le Manchot.

— Mais quand vous l’êtes allé voir, il y a deux ans, à Paris, est-ce qu’elle ne vous a pas fait amitié ?

— Elle, je ne dis pas, mais son mari a été bien dur, allez ! car vous savez, mes enfants, pourquoi j’étais allé à Paris ?

— Oui, dit Amand, rapport à la mairie qu’on vous avait ôtée.

— Justement.

— Cependant, quand on est le beau-père d’un général, on n’est pas destitué comme ça.

— Je ne l’aurais pas été, si Marcelin avait seulement voulu me donner un coup de main, soupira François le Manchot, qui regrettait toujours son écharpe.

— Et la petiote ! dit Lauget le bouvier, doit-elle être grande, hein ?

— Rose ? fit le vieillard, dont les yeux s’emplirent de larmes tout à coup ; oh ! la chère enfant du bon Dieu… Elle m’a bien reçu, celle-là, et elle m’a appelé grand-père dans le salon tout doré où j’étais entré avec mes sabots, ce qui fit rire les domestiques, pâlir Marcelin et rougir la Myonnette. Ah ! s’ils avaient voulu me la donner !… Mais non, je suis seul, bien seul… ni femme, ni enfants…

La Suzanne se leva et vint présenter son front au vieillard.

— Et moi, notre oncle, dit-elle, suis-je pas aussi votre fille ?

— Tu es une bonne femme, toi, répondit François le Manchot, qui embrassa sa nièce.

La Suzanne avait alors trente-deux ans ; mais elle était toujours jolie, et les amoureux ne lui avaient pas manqué, mais à tous elle avait répondu : « Mon oncle a besoin de moi à la ferme, et je ne le laisserai pas vivre seul, à son âge. »

— Ah ! reprit le vieillard avec tristesse, faut-il que j’aie été assez malheureux pour ne pas t’écouter autrefois !

— C’est vrai tout de même, mon oncle, murmura Suzanne, qui essuya une larme ; si vous aviez racheté le pauvre Galoubet, il eût

épousé la Myonnette, et la maison, en place d'être vide et déserte, qu'on dirait un cimetière, serait pleine d'enfants qui monteraient sur vos genoux.

— Pauvre Galoubet ! dit Amand Juilly, faut-il qu'il n'ait pas eu de chance, tout de même !

— Ah ! fit Lauget le bouvier, il ne voulait pas partir, et faut croire qu'il avait le pressentiment de son sort.

— Et pourtant, reprit François, il paraît qu'il s'est bien conduit.

— Moi, dit Suzanne émue, je donnerais volontiers tout mon sang pour le ressusciter. Pauvre Galoubet.

— Avec tout ça, reprit Amand Juilly, on n'a jamais eu la vraie preuve de sa mort ?

— Comment ? dit François le Manchot, mais puisqu'il est trépassé dans les bras de Marcelin.

La Suzanne secoua la tête.

— Je n'ai jamais cru ça, moi, dit-elle.

— Ni moi, fit Amand.

— Enfin, dit Lauget le bouvier, s'il n'était pas mort, il serait revenu un jour ou l'autre…

Comme ils causaient ainsi, on entendit des pas au dehors.

— Tiens ! dit le fermier, c'est pour sûr le médecin de Pré-Gilbert qui s'en est allé à Truey et qui veut que nous le passions de l'autre côté de l'Yonne.

Amand se leva.

On frappa à la porte, Amand ouvrit.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-il.

Et il recula comme s'il eût vu sortir un mort du tombeau.

Bien qu'il fit nuit depuis longtemps, il faisait un si beau clair de lune, qu'on y voyait clair comme en plein jour.

Or, Amand Juilly venait d'apercevoir un homme sur qui s'appuyait une jeune fille.

L'homme était déguenillé ; la jeune fille marchait pieds nus.

Au cri d'Amand, la Suzanne sortit à son tour et jeta une exclamation de surprise et presque d'effroi :

— Ah ! Seigneur ! dit-elle, on dirait que le bon Dieu vient de

faire un miracle.

François le Manchot sortit à son tour, et la jeune fille se jeta dans ses bras.

— C'est moi, grand-père… moi, ta petite Rose… et je t'amène mon vrai père… Anselme… qui a été quinze ans prisonnier en Russie.

Ce fut une scène touchante et simple que celle qui suivit.

La Suzanne se trouva mal. Amand, qui avait d'abord pris la fuite, croyant à un vrai revenant, Amand rebroussa chemin et vint se jeter au cou du Galoubet.

François le Manchot s'était assis sur un escabeau, il avait pris Rose sur ses genoux, et il pleurait comme un enfant. Ce soir-là on se coucha tard à la ferme.

Anselme racontait sa terrible odyssée et ses souffrances ; le vieux soldat devenu fermier l'écoutait et le faisait recommencer sans cesse.

Enfin le fermier s'écria :

— Je puis mourir à présent, puisque le bon Dieu m'a envoyé un fils et une fille !

— Oui, grand-père, répondit Rose, je serai fermière, et mon père se souviendra de son ancien métier. Nous serons tous les deux ton bâton de vieillesse, et je veux oublier toutes les belles choses qu'on m'a enseignées, car je suis désormais une paysanne, et je serai bien heureuse de le demeurer.

Le bonheur est ici, dit le Galoubet, qui donna une dernière larme au souvenir de la Myonnette.

Et, le lendemain, en effet, modeste Cincinnatus, il retourna à sa charrue.

Il y avait huit jours que le Trompette de la Bérésina était de retour à Crisenon, et le bruit de son arrivée et sa merveilleuse histoire avaient fait la traînée de poudre.

On se racontait les aventures du trompette, de Mailly-la-Ville à Gravant et de Vermanton à Coulanges-la-Vineuse.

Anselme rentrait à la ferme vers midi, conduisant une charrette pleine de bourrées ; l'hiver s'annonçait rude, et il convenait de s'approvisionner de bois.

Comme son attelage restait dans la cour de la ferme, Anselme aperçut le facteur rural qui, appuyé sur son bâton, buvait un verre de vin que la Suzanne lui avait versé, sur le pas de la porte.

Le facteur, le postillon plutôt, pour nous servir de l'expression bourguignonne, dit au Galoubet :

— Mon garçon, voici une lettre que M. le comte de B…, le maire de Pré-Gilbert, m'a remise pour toi ce matin. Je ne sais pas ce qu'elle contient, mais j'ai une idée que ce n'est pas une mauvaise nouvelle, car M. le comte m'a dit en me la donnant :

— Dis-lui bien qu'il peut perdre sa journée…

Anselme ouvrit la lettre tout tremblant et fut pris à la gorge d'une émotion subite.

Mais la lettre ne contenait que deux lignes. Le maire priait Anselme de se rendre chez lui le plus tôt possible.

— Père, lui dit Rose, je vais avec toi.

Et elle suivit Anselme à Pré-Gilbert.

M. de B… était un de ces gentilshommes de la vieille roche que n'avait atteints aucun préjugé.

Il avait émigré parce que c'était son devoir de garde du corps ; mais, après la dissolution de l'armée de Condé, il était revenu en France et n'avait plus quitté son pays.

Il reçut Anselme avec une cordialité et une politesse qui semblaient vouloir combler la distance qui séparait le vieux noble du lieutenant de l'Empire.

— Monsieur Anselme, lui dit-il en posant la main sur un pli volumineux qu'il avait reçu la veille et qui portait le timbre du ministère de la guerre, avant de vous communiquer les lettres que voilà et qui vous concernent, permettez-moi de vous faire quelques questions.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit Anselme.

— Vous étiez prisonnier au Caucase ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et c'est le grand-duc Nicolas qui vous a rendu la liberté ?

— Oui, répondit Anselme.

— Je dois vous dire, poursuivit le maire du Pré-Gilbert, que le frère du czar ne s'est pas borné à vous renvoyer dans votre pays. Dans la crainte qu'il ne vous arrivât quelque malheur ou quelque accident pendant votre voyage, et si j'en crois votre histoire qu'on raconte dans le pays et qui est venue jusqu'à moi, il ne se trompait pas…

— En effet, dit Anselme, j'ai été dépouillé par une troupe de Turkomans, et j'ai fait la route à pied, dénué de toutes ressources.

— Dans cette crainte, dis-je, reprit M. de B…, le frère du czar, mû par un grand sentiment de justice, a écrit directement à Paris.

L'ambassadeur russe s'est occupé de vous et vous a pris sous sa protection. On a fait des recherches au ministère de la guerre, on a retrouvé votre nom sur les matricules de votre ancien régiment, et on a pu constater ce que l'empereur avait fait pour vous. Car c'est bien vous, n'est-ce pas, le trompette qui, deux fois, passa la Bérésina à la nage, dans la nuit du 26 au 27 novembre 1812 ?

— C'est bien moi, répondit Anselme. L'empereur, après ma première traversée, me décora et me fit lieutenant.

— Oui, dit le maire, mais ce n'est pas tout.

— Quoi donc encore ? fit Anselme, qui eut un battement de cœur.

— Pendant que vous étiez reparti, l'empereur dit à son chef d'état-major :

— Vous porterez le lieutenant Anselme pour le grade de commandant.

— Commandant ! exclama le pauvre trompette.

Le maire poursuivit :

— Après le passage de la Bérésina, deux versions coururent sur vous dans l'armée :

L'une vous disait mort ; l'autre prétendait que vous aviez été fait prisonnier.

Alors l'empereur écrivit de sa main sur la feuille qui mentionnait votre absence :

« Si le commandant Anselme, du 3e chasseurs à cheval, reparaît jamais, ma volonté est qu'il soit fait officier de la Légion d'honneur et baron. »

Anselme chancelait et levait sur M. de B… un œil hagard.

— L'empereur, à Sainte-Hélène, vous a compris dans le nombre des serviteurs fidèles à qui il a laissé une partie de sa fortune.

— Ah ! c'en est trop ! mille fois trop ! murmura le trompette en larmes.

M. de B… ouvrit alors le pli ministériel et étala devant Anselme

les lettres-patentes qui le créaient baron et la croix d'officier de la Légion d'honneur.

— Monsieur le baron, lui dit-il, le roi acquitte la dette de l'empereur, et, au nom de la France, je suis chargé de vous offrir du service dans la nouvelle armée, et le grade de lieutenant colonel.

Anselme jeta un cri et regarda sa fille.

— Mon Dieu ! dit-il, tu seras donc encore une demoiselle ! car je deviendrai général, va !

Mais Rose repoussa doucement les lettres-patentes et ne prit que la croix, qu'elle attacha elle-même sur la blouse du Galoubet.

— Non, dit-elle, retournons à la ferme, j'aime mieux être la fille du trompette de la Bérésina.

Il s'est écoulé trois mois depuis que le trompette Anselme a quitté, un matin, l'hôtel du général baron de Bertraut, suivi par sa fille, la petite Rose.

Le général, en revenant ce jour-là de sa tournée d'inspection, fut frappé d'un coup terrible et inattendu.

Les domestiques ne voulaient pas le laisser pénétrer dans la chambre de sa femme.

Il les repoussa et entra, devinant un malheur.

En effet, un grand malheur venait d'arriver ; madame de Bertraut était folle.

Elle riait et pleurait tout à la fois ; elle ne reconnut pas son mari, et, quand le général consterné lui demanda où était sa fille, elle répondit avec un éclat de rire navrant qu'elle n'avait jamais eu d'enfant.

Le général questionna vainement ses gens pour savoir ce qui s'était passé.

Tout ce qu'on put lui apprendre, c'est qu'il était venu la veille un homme en haillons que la baronne et sa fille avaient reçu comme s'il était un parent ou un ami ; que, le lendemain matin, cet homme était sorti de l'hôtel avant que personne fût levé, et que, lorsque les domestiques étaient descendus, ils avaient trouvé la baronne évanouie dans la chambre de sa fille, qui avait disparu.

La baronne continuait à rire en pressant dans ses doigts convulsifs une lettre que le général lui arracha.

C'était la lettre d'adieu de Rose, qui annonçait à sa mère qu'elle suivait son vrai père et retournait avec lui à la ferme de Crisenon.

Le général tourna deux ou trois fois sur lui-même, comme un arbre déraciné par le feu du ciel, et on crut qu'il allait tomber.

Mais il se redressa, éloigna d'un geste impérieux les domestiques et voulut rester seul avec sa femme.

Depuis ce jour-là, personne n'a vu la baronne, qui est toujours folle. Le baron se sert lui-même, et sans doute il craint que la pauvre aliénée ne trahisse, au milieu de ses paroles incohérentes, quelque

horrible secret.

Il a demandé son changement, et il commande aujourd'hui une subdivision sur l'extrême frontière de la Lorraine allemande. La petite ville où il réside est à trois lieues de l'Allemagne.

On y parle allemand, et le général ne reçoit jamais personne. Il a renvoyé ses anciens domestiques, et il n'a à son service que des gens du pays qui ne savent pas le français.

Il est nuit, la terre est couverte de neige, et le froid de janvier sévit dans toute sa rigueur.

Cependant le général est seul dans son cabinet, la fenêtre ouverte, et il ne s'est pas aperçu que son feu était éteint depuis longtemps.

Depuis trois mois, la vie du général est devenue une longue agonie ; s'il détourne un moment les yeux de cette malheureuse créature qu'il aime encore et qui a sans cesse à la bouche le nom du Galoubet, c'est pour être en proie à d'effrayantes angoisses.

Anselme vit… Anselme a sans doute le secret de sa trahison, et qui sait s'il n'a pas livré ce secret ?

Le général, alors, voit se glisser tout à coup devant lui ce tribunal suprême et presque toujours sans merci pour un traître, qu'on nomme le conseil de guerre. Il se voit dégradé et conduit au Champ de Mars pour y subir le châtiment de son crime.

Il n'a pas osé aller à Paris. Chaque fois qu'un pli ministériel lui arrive, il tressaille, et ses mains se prennent à trembler en brisant le cachet.

Marcelin est donc seul, la nuit est silencieuse ; la petite ville qu'il commande dort sous la protection du drapeau français. La maison du général est située près du rempart, et ses fenêtres donnent sur la campagne.

Tout à coup un bruit s'est fait dans le lointain : c'est le galop d'un cheval.

Marcelin se dresse frémissant, et son cœur se serre. Ce cheval qui galope n'est-il pas un messager de malheur ? Le galop s'éteint sous les fenêtres ; le cavalier s'est arrêté à la porte du général ; il parlemente avec le planton d'ordonnance, il dit :

— Il faut que je voie le général sur l'heure !

— Monsieur, lui dit celui-ci lorsqu'il s'est enfermé avec lui dans le cabinet du général, j'ai fait cent cinquante lieues à franc étrier, et

vous n'avez pas une minute à perdre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Marcelin, qui est devenu pâle comme la mort.

— Vous avez des amis encore, reprend l'officier, et des amis qui veulent vous sauver. Le ministère est saisi d'une accusation terrible qui pèse sur vous. Vous auriez livré les secrets de l'armée française au maréchal Wittgenstein après avoir cru tuer un homme qui a survécu à sa blessure. Je vois à votre visage livide que l'accusation n'est que trop fondée ; j'ai une heure d'avance sur l'officier qui est chargé de vous retirer votre commandement et de vous arrêter. Si vous avez un bon cheval, sautez dessus et passez la frontière ; dans une heure, il serait trop tard.

Marcelin, éperdu, appelle un de ses gens et lui ordonne de seller ses chevaux ; puis il passe dans la chambre de sa femme.

La folle est levée, habillée ; elle divague et parle d'aller au mariage de la Myonnette et du trompette Galoubet, qu'on célèbre au point du jour dans l'église de Pré-Gilbert.

— Venez, madame, lui dit le général, qui se sert de cette hallucination qui vient de s'emparer d'elle.

La couche de neige est épaisse, les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux. Une bise glacée fouette le général au visage.

Mais il galope, galope avec furie, tenant la bride du cheval de la Myonnette, qui continue à dire :

— Le curé de Pré-Gilbert est en retard… Il devrait sonner *l'Angélus !*

Et se souvenant de sa jeunesse de paysanne, pendant laquelle elle montait sur la croupe nue des poulains morvandiaux et percherons, la folle cingle son cheval à coups de cravache.

Le général enfonce l'éperon aux flancs de sa monture, mais la frontière est loin encore ; la plaine est déserte, et déjà, à l'horizon, glissent les premières clartés de l'aube.

L'horizon est borné par une forêt, comme cet autre horizon que, quinze années auparavant, le lieutenant Marcelin et le trompette Anselme avaient devant eux sur la rive droite de la Bérésina.

Sur la neige durcie des jours précédents, il est tombé une couche de neige fraîche qui fait broncher les chevaux à chaque pas.

Celui de la Myonnette s'abat, mais la Myonnette se relève saine et sauve.

Quant au cheval, il s'est cassé la jambe.

Le général prend sa femme en croupe et continue à galoper.

Mais la folie de la Myonnette a changé d'aspect ; elle ne demande plus si on approche de l'église de Pré-Gilbert ; elle ne parle plus de la Myonnette et du Galoubet.

Le récit de ce dernier, ce récit étrange qu'elle a entendu dans son dernier jour de raison, lui trotte maintenant par la tête.

Écoutez-la :

— Ah ! Marcelin, dit-elle, Marcelin… comme la France est loin !… et les Russes qui nous poursuivent… Entends-tu le canon… là-bas… derrière les arbres ?… C'est Corbineau qui vient au secours de l'empereur… car l'empereur passera la Bérésina, n'est-ce pas ?… Tu ne le livreras pas… tu ne le trahiras pas ! non ; mais qui donc a dit que Marcelin était un traître ?… Marcelin est un brave soldat… Ah ! ah ! ah !

Et la folle étreint le général, qui ensanglante les flancs de son cheval.

— Les Russes !… les Russes !… reprend la folle ; entends-tu les Russes ? Ils galopent derrière nous… Marcelin !… Marcelin !… Corbineau nous attend !… Vive l'empereur !

— Tais-toi ! malheureuse ! tais-toi… murmure le général affolé ; ce ne sont pas les Russes… c'est le conseil de guerre…

Et il galope toujours, mais la frontière est loin encore.

Le jour grandit, le cheval tombe épuisé.

Alors le général se relève et prend sa femme dans ses bras, emportant les pistolets qui se trouvaient dans les fontes de sa selle.

— Les Russes ! les Russes ! répète la folle avec terreur.

Marcelin continue sa route à pied, tombant parfois, se relevant pour tomber encore, car il a de la neige jusqu'aux genoux.

Enfin, il atteint une haie. De l'autre côté est un fossé, au-delà du fossé un poteau.

Ce poteau indique l'Allemagne. Le traître a passé la frontière…

Et alors, épuisé, à demi-mort, il se laisse tomber, et la folle s'empare de ses pistolets et joue avec leurs batteries.

Tout à coup, la Myonnette se dresse haletante, le cou tendu :

— Entends-tu ? dit-elle, entends-tu ?

— Je n'entends rien, répond le général accablé.

— C'est la trompette du Galoubet… Entends-tu ?

Et elle prête l'oreille à ces sons imaginaires perceptibles pour elle seule.

Le général se relève après un instant de repos et continue sa marche.

La folle le suit.

— Marcelin ! Marcelin ! crie-t-elle tout à coup, le vois-tu… là-bas ? le vois-tu ?

— Qui donc ? demande le général.

— Le Galoubet, Anselme !… le trompette… Ne le vois-tu pas sur son cheval blanc ?… Il galope… il galope… là-bas… au bord de la forêt… il arrivera… A nous Corbineau !… Vive l'empereur !

— Je ne vois rien, dit le général… marchons. Le Galoubet est mort !…

— Oui… c'est vrai… répond la folle avec un éclat de rire strident, c'est vrai… il est mort… c'est toi qui l'as tué… assassiné… Le Galoubet n'avait omis qu'une chose dans son récit, – le crime de Marcelin.

Et elle lève un des pistolets, et, dans un dernier accès de folie, elle presse la détente.

Le coup part, un éclair brille, un cri se fait entendre !… et le général Marcelin tombe frappé d'une balle entre les deux épaules, comme autrefois le trompette de la Bérésina.

Mais Marcelin est mort, lui ; et la justice divine s'est servie pour le punir de la main d'une folle !

On voyait encore, il y a dix ans, à l'hospice des aliénés d'Auxerre, une femme aux cheveux blanchis, que ses compagnons d'infortune appelaient dérisoirement la *baronne.*

Tous les dimanches, une autre femme, encore jeune et belle, donnant le bras à un grand vieillard qui avait conservé la tournure militaire et portait fièrement une rosette d'officier de la Légion d'honneur sur sa veste de paysan, venaient visiter la pauvre folle, qui s'éteignit un soir dans leurs bras en souriant.

FIN DU TROMPETTE DE LA BÉRÉSINA

Table des matières